



LES CHEVALIERS
DU LION.
TOME VI.

LES CHEVALIERS

DU LION,

HISTOIRE PUISÉE DANS LES ANNALES DU XIIIe. SIECLE;

Traduit de l'allemand.

TOME VI.

IMPRIMERIE DE VALADE.

A PARIS,

Chez MARCHAND, libraire, Palais du Tribunat, 1re. galerie de bois, près le passage de Valois, n°. 188, et au passage Feydeau, n°. 24.

AN XIII.



LES CHEVALIERS DU LION.

Le bruit qu'Aldegonde et le roi avaient entendu, avait été motivé par quelques chevaliers qui se promenaient : lorsqu'ils furent passés, ils sortirent de leurs retraite, et s'asseyant sur un banc de gazon, ils continuèrent leur conversation.

ALDEGONDE.

Eh bien, soit, je tenterai de rechef la fortune; j'essayerai s'il m'est donné de faire comprendre à Eschenbach, qu'exigeante comme je le suis, en fait de tendresse et de soins, il m'a promis plusque son cœur ne peut tenir, et que

nous travaillerons ainsi de concert à notre malheur commun. Si je réussis dans ce projet qui doit, seigneur, vous faire connaître mes véritables sentimens, j'attendrai l'effet des vôtres et ce que votre situation vous permettra de faire. Cette convention au reste doit être un secret impénétrable et sans exception pour tout ce qui nous entoure : c'est une condition de rigueur pour le succès de mon plan. Ne montrez aucun étonnement si dès demain vous apprenez que j'ai quitté ce château. Je vais joindre Eschenbach : loin de ses amis et de ses conseils ordinaires, il me sera plus facile de le persuader, de le convaincre, et le don de toute ma fortune dont je compte appuyer la négociation, flattera son ambition et lui fera faire aisément le sacrifice d'un sentiment aussi faible que celui qu'il éprouve pour moi. En tout état de cause, seigneur, vous me

reverrez ici, empressée au moins de vous témoigner ma reconnaissance, si je suis condamnée à vous exprimer mes regrets.

Aldegonde en finissant ces mots échappa aux vifs remercîmens du roi et le laissa plein d'amour et d'espoir. Dès son enfance, ce prince avait montré un penchant décidé pour cette jeune personne, l'ornement de la cour de Messine, et sans la noble fermeté de Frédéric de Frobourg, qui le rappella à des sentimens plus dignes d'un roi, il est probable qu'il eût abusé peut-être de sa situation dans ce moment cruel où elle se montra prête à tous les sacrifices pour sauver la vie et la liberté de son père. Sa rencontre inattendue avec elle dans le château de Farnsbourg, ses charmes, sa beauté plus formée, plus séduisante, l'éloignement que paraissait lui inspirer le peu d'amour d'Eschen-

bach ; tout servit à rallumer une flamme mal éteinte dans un cœur trop susceptible d'ailleurs de ces sortes d'impressions. C'est à l'avenir, ce juge infaillible et sévère des rois, à décider jusqu'à quel point il a montré de la faiblesse et blessé les lois de l'amitié, en nourrissant l'indisposition de la sicilienne contre l'honnête Eschenbach. L'histoire, en attendant, nous a malheureusement trop instruit du peu d'empire que ce prince exerçait sur sa passion pour le beau sexe, et combien souvent elle a terni l'éclat de ses autres rares et brillantes qualités.

Le soir, à soupé, Aldegonde ne se plaça point aux côtés du roi, mais elle eut l'attention de lui dire en passant, qu'elle ne renonçait à ce plaisir, que parce qu'elle n'avait point assez de confiance en elle-même, et parce qu'elle voulait d'ailleurs écarter tous les soup-

çons. On proposa pour le lendemain une partie de chasse au roi, qui l'accepta sans balancer: au moment de s'y rendre, on vint lui annoncer qu'Aldegonde était partie pour aller joindre Eschenbach, et qu'elle ne reviendrait probablement qu'avec lui. Il reçut cette nouvelle avec tranquillité, avec plaisir même, parce qu'elle lui donnait la douce certitude de l'empressement que montrait la jeune personne à terminer une affaire, dont le succès devait faire tout son bonheur. Il partit, accompagné d'un cortège nombreux: le début de la chasse fut brillant. Le roi avait abbattu deux loups, et blessé grièvement un ours furieux que toute la bande des chasseurs s'occupa ensuite à poursuivre, quand un cerf de la plus belle et de la plus grande espèce, fut dépisté par les limiers. Le roi, plein d'ardeur, se mit aussitôt à courre, suivi seulement des

deux chasseurs chargés de ne point le perdre de vue. L'animal, fraîchement lancé, avait toute sa vigueur : il conduisit par mille détours le roi Frédéric jusque dans le plus épais du bois, et ce ne fut qu'au coucher du soleil, qu'on parvint à le forcer. Satisfait de cette victoire, il comptait bien à son retour, en appendre, suivant l'usage, les dépouilles aux murs du château du Lion, quand sur la demande qu'il fit aux deux chasseurs de l'y ramener, il apprit avec une extrême surprise, que vu la distance dont ils en étaient, et la grande fatigue des chevaux, il serait impossible de l'atteindre avant le lendemain matin. Il n'y avait, suivant eux, qu'un seul parti à prendre pour éviter de passer la nuit dans le bois, c'était de faire diligence, afin de gagner une hôtellerie solitaire qui se trouvait sur la lisière de la forêt, à une forte lieue du chemin

de l'endroit où ils étaient alors. Il fallut bien que le roi se décidât à adopter cette mesure, et il se mit en marche après avoir bien recommandé à ses compagnons de ne rien dire dans l'hôtellerie, qui pût faire soupçonner son rang. On arriva sans accident; on se préparait à prendre du repos, lorsque les chasseurs aperçurent dans un coin de la salle deux chevaliers et un moine assis à table, et tellement occupés de leur conversation et de leur vin, qu'ils eurent l'air de ne pas remaquer les nouveaux venus. Cependant la voix de ceux-ci, le bruit de leurs armes et les demandes qu'ils firent à l'hôte fixèrent bientôt l'attention des étrangers, et l'un d'eux se mit à interroger le roi Frédéric sur les chemins qu'il avait trouvés, et sur la route qu'il comptait tenir le lendemain. Son ton était poli, et l'aisance des manières

annonçait un homme que l'usage du monde avait formé.

LE ROI.

Je vois que vous nous prenez pour des voyageurs, mais détrompez-vous : nous sommes des chasseurs que la poursuite du gibier a égarés, et qui attendons ici le retour du soleil pour gagner notre habitation.

L'ÉTRANGER.

Ces contrées-ci vous sont donc connues ?

LE ROI.

Oui, nous avons chassé toute la journée dans la forêt avec les chevaliers du lion.

LES TROIS ÉTRANGERS ENSEMBLE.

Les chevaliers du lion? les chevaliers du lion ?

UN SEUL D'ENTR'EUX.

Nous permettriez-vous demain de vous suivre dans ce célèbre château, car nous comptons y demander l'hospitalité? Seriez-vous membre de l'ordre?

LE ROI.

Non, mais je le desire vivement, et j'espère le devenir.

LE CHEVALIER.

Je vous en félicite d'avance, car, si vous réussissez, vous pourrez vivre en paix sous la bannière de cette union courageuse.

LE ROI.

Auriez-vous les mêmes projets?

LE CHEVALIER.

Cela dépend des circonstances. Nous sommes députés de très-haut Lieu pour

proposer un traité d'alliance et d'amitié aux chevaliers.... Pourriez-vous me dire si nous y trouverons encore le roi de Sicile ?

LE ROI.

Oui, il habite encore leur château ; et il n'y pas d'apparence qu'il le quitte de sitôt.

LE CHEVALIER.

Vous nous obligeriez beaucoup, si vous aviez la complaisance de nous mettre un peu plus particulièrement au fait des qualités de ce jeune prince, si plein d'espérances. Vous l'avez sûrement vu de près ?

LE ROI.

L'opinion avantageuse que vous avez de lui me prouve que vous êtes du nombre de ces Allemands loyaux et fidèles qui sont attachés à sa juste cause, et je ne crains point par conséquent de vous

dire, que je suis un des nobles Siciliens qui ont accompagné le roi.

LE MOINE.

Dieu en soit loué! Vous êtes précisément l'homme qu'il nous fallait, et que nous cherchions avec tant de peine.

LES CHEVALIERS.

Oui, certes, le ciel nous a envoyé un ami, au moment qu'il nous était le plus nécessaire.

LE MOINE.

Si vous secondez nos projets, vous pouvez compter sur toute notre reconnaissance.

LE ROI.

Faites-les moi connaître, et sachez en attendant, pour votre consolation, que le roi m'honore de ses bontés les plus particulières, qu'il a celle de me con-

sulter souvent, et que rien n'a jamais affaibli son affection fondée sur l'estime et sur la conformité de l'âge et des goûts.

LE CHEVALIER.

S'il en est ainsi, il est juste que nous vous fassions part de l'objet de notre message. Vous n'ignorez pas que l'archevêque de Cologne, partisan déclaré et ardent d'Otton, le Saxon, a engagé un grand nombre de princes à soutenir les prétentions de celui-ci ; à oublier le premier choix qu'on avait fait de votre roi, et à donner la couronne impériale à son rival.

LE ROI.

Je connais fort bien tous ces événemens et tout ce qui les a amenés.

LE CHEVALIER.

Et de quel œil votre roi les a-t-il envisagés?

LE ROI.

Il est vivement affecté de cet oubli, de cette injustice. Accoutumé à respecter la bonne-foi de la nation allemande, il s'était imaginé qu'elle ne perdrait jamais le souvenir d'une parole donnée, ni celui des grandes actions des ancêtres du roi de Sicile.

LE CHEVALIER.

S'il est si sensible à cette injure, il saisira probablement avec joie l'occasion de la vengeance que nous sommes chargés de lui offrir.

LE ROI.

Son cœur ne connaît point la vengeance.

LE CHEVALIER.

Mais l'offence est sanglante.

LE ROI.

Oui, mais le roi ne se sert jamais que de moyens nobles et permis pour punir ses ennemis.

LE MOINE.

C'est fort bien dit : croyez-vous que je serais du nombre des députés ; que je servirais contre l'un des principaux chefs de l'église, s'il était question d'employer des moyens ignobles et coupables?

LE CHEVALIER.

Jugez-nous : nous sommes sujets du Landgrave de Hesse et ses députés. Instruit par l'archevêque de Mayence des projets qu'à votre roi d'arracher la couronne à Otton, l'usurpateur, à Otton, le proscrit, l'excommunié, il est prêt, non-seulement, à lui assurer sa voix dans une nouvelle diète d'élec-

tion, maisencore à l'appuyer de toute sa puissance, s'il s'engage à son tour à le protéger et à le défendre contre l'archevêque de Cologne, son mortel et implacable ennemi.

LE ROI.

Comment le roi pourrait-il remplir ces vues, puisqu'il a lui-même besoin de secours en Allemagne ? Ignorez-vous qu'il n'a quitté la Sicile qu'avec un très-petit nombre de braves et fidèles chevaliers ?

LE CAPITAINE.

Le Landgrave sait tout; mais il connait encore mieux la puissance des chevaliers du lion et l'affection qu'ils portent à votre roi. Il est convaincu que sur un mot de la part de ce prince, ils voleront à son secours pour réprimer l'insolence de l'archevêque : et délivré de cet ennemi,

le Landgrave pourra agir alors pour le roi avec tous les moyens dont il dispose.

LE ROI.

Mon maître ne risquerait-il point de compromettre et d'affaiblir le seul secours sur lequel il puisse compter dans ce moment, en engageant à cette expédition ses bons et fidèles amis, les chevaliers du lion ?

LE CHEVALIER.

Mais vous ne faites point attention que si le Landgrave réussit, le roi lui-même se trouve délivré d'un de ses plus puissans ennemis. L'archevêque, je vous le jure, n'obtiendrait la paix qu'en promettant d'abandonner le parti d'Otton et de donner sa voix à Frédéric de Sicile.

LE ROI.

L'avantage est grand, mais......

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas le seul : tous les états de mon maître et ceux de l'archevêque de Mayence, se trouveront dès l'instant même à la disposition de votre roi. Il y pourra rassembler ses partisans, affaiblir, combattre avec eux ceux d'Otton ; et s'il avait le malheur d'essuyer des revers, tous nos châteaux lui serviraient d'asile, de points de ralliment et de places d'armes.

LE ROI.

Votre projet présente des côtés très-brillans, très-séduisans; je veux...... j'aurai soin de le mettre sous les yeux du roi.

LE MOINE.

Comptez à votre tour sur la plus brillante récompense.

LE ROI.

Le secours que vous attendez est-il urgent?

LE CHEVALIER.

De toute manière, L'archevêque nous a surpris; son évasion a été aussi prompte qu'inopinée, et elle est d'autant plus embarrassante qu'elle a produit l'irrésolution de plusieurs seigneurs voisins qui, sans ce contre-tems, eussent réuni leurs troupes avec les nôtres. Le Landgrave manque sur-tout de cavalerie, il ne peut se mesurer en rase campagne avec l'ennemi; et celui-ci, fiers de ses premiers succès, viens journellement nous insulter jusqu'aux pieds de nos remparts; du haut desquels nous avons la douleur de voir ravager les champs de nos pauvres vassaux, et incendier nos plus belles possessions.

LE ROI.

Ah! s'il en est ainsi, vous méritez qu'on vole à votre secours. La rapine, le brigandage et le meurtre sont des

moyens indignes d'un souverain. Dût, la guerre qu'il soutient, être provoquée par le plus excusable des motifs. Qu'a de commun le laboureur paisible avec la querelle des princes, et sur quel droit ose-t-on fonder l'attaque barbare qu'on dirige contre lui? J'ai toujours abhorré ces mesures inhumaines...... Mais dites-moi, comment et pourquoi le Landgrave et l'archevêque sont-ils devenus de si implacables ennemis?

LE MOINE.

L'indifférence que notre souverain montra de tous tems pour les intérêts d'Otton, jeta les premiers germes de cette haine, et ils furent développés par le refus formel qu'il fit à ce dernier, de donner passage à ses troupes, quand il appris son ban et son excommunication.

LE CHEVALIER.

Je conviens que ces deux motifs n'ont

pas peu contribué à alimenter l'animosité reciproque, mais ils n'ont pas été la véritable cause de la guerre. Soyons vrais et ne cachons rien : notre franchise, j'aime à la croire, servira peut-être mieux que tout le reste à tempérer la sévérité de nos juges, et à en obtenir l'intérêt et le secours que nous leur demandons. L'archevêque de Cologne a une sœur qu'il aime singulièrement et dont il desire vivement augmenter la fortune. Son époux, un illustre chevalier du pays de Cologne, mourut il y a un an, et ne laissa qu'une fille héritière de ses riches domaines : et quand vous saurez qu'elle réunit à cet avantage la beauté la plus rare, vous concevrez facilement avec quel empressement elle fut recherchée en mariage. Notre landgrave est marié, et il a quatre enfans; mais sa faiblesse pour le beau sexe est connue, et elle l'a déjà engagé dans plus d'une démarche fausse et irréfléchie.

LE MOINE.

Il a tort sans doute, cette conduite n'est point édifiante, il sera obligé un jour de l'expier par une sévère pénitence; mais ne lit-on point dans l'écriture: « Que celui qui ne se sent nullement coupable de cette faute, jette la première pierre! »

LE CHEVALIER.

N'interrompez point mon récit par vos réflexions hors de saison. Ce chevalier d'ailleurs, qui comme nous, sert un jeune prince ardent et plein de feu, saura peut-être par expérience mieux que par vos observations, jusqu'où souvent cette passion nous entraine. Le Landgrave excité par la réputation de la jeune personne, eut bientôt le plus vif désir de la voir, et il me mit au nombre de ceux qui devaient à cet effet l'accompagner à

Cologne où se trouvait la belle Mathilde. Le Landgrave en y arrivant, avoua sa patrie, mais il eut grand soin de déguiser son rang : beau, vif, entreprenant, il n'eut pas de peine à avoir accès auprès de Mathilde; et il fut encore bien plus prompt à s'enflammer et à concevoir pour elle la plus vive passion : mais quelle fut sa douleur quand il s'aperçut que malgré tous ses soins, elle l'honorait à peine d'un regard, et quand il apprit qu'elle accordait toute sa tendresse à un jeune chevalier dont tout le monde ventait les brillantes qualités. La jalousie avec toutes ses fureurs vint s'emparer du cœur de Landgrave, et il jura de se venger de son rival. Il n'en trouva malheureusement que trop tôt l'occasion, pendant une partie de chasse donnée en l'honneur de Mathilde : le jeune chevalier qu'il prit à l'écart, refusa avec beaucoup de hauteur de lui

céder sa maîtresse ; ils mirent l'épée à la main, et l'amant infortuné de Mathilde, tomba mort à ses pieds. Son corps fut trouvé dans la journée même ; mais comme personne n'avait été témoin de cette scène sanglante, on s'épuisa en vain en conjectures pour découvrir l'auteur du meurtre, et le Landgrave, pour mieux écarter les soupçons, se montra le plus empressé de tous à offrir des consolations à Mathilde, dont la douleur était sans bornes ; mais on eût dit qu'une voix secrète lui avait nommé l'auteur de tous ses maux, car une horreur subite et involontaire s'emparait de ses sens, dès que le Landgrave s'approchait d'elle. Quand il vit que cet éloignement, au lieu de céder à ses soins, augmentait chaque jour, il ne se posséda plus, et il jura de devoir à la force ce qu'on ne voulait point accorder à l'amour. Je fus chargé en secret de

partir pour ses états, et d'y rassembler cinquante valets courageux et déterminés, qu'il m'ordonna de bien armer, de bien monter, et de les repartir ensuite dans les différens villages qui environnent Cologne. Je devais me tenir prêt à paraître au premier signal : il fut bientôt donné. Depuis l'accident funeste qui avait plongé Mathilde dans le deuil, cette jeune personne n'avait plus d'autre consolation que celle de se rendre dans cette même forêt où elle avait perdu ce qu'elle avait de plus cher : là, sous prétexte de chercher dans la chasse une distraction à sa douleur, elle passait des heures entières à pleurer son amant, et à faire retentir les bois des accens de son désespoir ; c'est dans une de ces situations que nous la trouvâmes un jour. Postés derrière une colline masquée par un taillis fourré, nous nous élançâmes au premier signal que

le Landgrave nous donna, et nous nous rendîmes maîtres de la personne de Mathilde. Les cris affreux qu'elle jeta, dès qu'elle s'aperçut de notre dessein, attirèrent à son secours une partie de ses gens; ils la défendirent avec beaucoup de courage, mais les nôtres n'en montrant pas moins, et leur étant d'ailleurs si supérieurs en nombre, le combat fut bientôt décidé à notre avantage, non cependant sans que plusieurs de nos plus braves soldats payassent de leur vie leur fidélité à exécuter les ordres de leur souverain : ce qu'il y eut de fâcheux dans l'aventure sur-tout, c'est que nous n'eûmes le tems d'emporter ni nos morts ni nos blessés. Du reste, le principal but de cette périlleuse expédition fut rempli; Mathilde entraînée, hors d'elle-même, fut remise au Landgrave, qui la plaça sur son cheval, et se hâta avec nous de gagner le large. Qu'il vous suffise de

savoir que nous eûmes le bonheur d'atteindre avec notre proie et sans accident, la frontière de ses états. Le Landgrave, par égard sans doute pour son épouse, et pour mieux couvrir ce que sa démarche pouvait avoir d'irrégulier, conduisit la demoiselle dans un de ses châteaux les plus isolés, et après nous avoir magnifiquement récompensés, il nous congédia. J'ignore s'il employa la violence, la ruse ou l'ardeur seule de son amour pour triompher de Mathilde, car depuis ce moment, je ne le vis en secret dans ce château, que le jour où l'archevêque de Cologne envoya ses députés pour demander non-seulement l'extradition de sa nièce, mais encore une satisfaction éclatante de l'injure. Ce que nous avions craint était arrivé : parmi les onze cavaliers que nous laissâmes sur le champ de bataille, se trouvaient un chevalier et deux varlets. Leurs bles-

sures, quoique graves, n'étaient point mortelles; on les fit panser avec soin et ils guérirent. Les tourmens auxquels ils furent appliqués les forcèrent d'avouer l'entreprise du Landgrave, et la part qu'ils y avaient eue. Fort de cet aveu, l'archevêque insistait avec fermeté sur les deux points dont je viens de vous parler; mais le Landgrave, tous les jours plus épris de Mathilde, dédaigna mes conseils, traita les députés avec hauteur, et les fit chasser comme de vils calomniateurs. L'oncle alors ne garda plus aucuns ménagemens, il fit publier partout les motifs de ses griefs, rassembla une troupe nombreuse, qu'à tout hasard il avait déjà disposée en secret, et tomba à l'improviste sur nos soldats encore dispersés, qu'il n'eut pas de peine à défaire complètement dans toutes les rencontres. La jalousie de la Landgrave, instruite à son tour des éga-

garemens de son époux, prêta de nouvelles forces à notre ennemi; car tous les partisans de cette femme outragée, refusèrent de nous seconder ou tournèrent même leurs armes contre nous. Le Landgrave, bientôt réduit à la plus cruelle extrémité, et assiégé dans le petit château où il s'était retiré avec Mathilde, serait infailliblement devenu la proie d'un vainqueur irrité, si un chemin souterrain, connu de nous seuls, n'eût facilité notre heureuse évasion. C'est dans ce moment que je revis pour la première fois Mathilde, qui se prêta de très-bonne grace à partir avec nous, et dont l'état annonçait clairement jusqu'à quel point s'était portée la passion de notre souverain....

LE MOINE.

Puisque vous savez tout, apprenez aussi de quelle manière il est parvenu à

satisfaire cette passion. Il avait soigneusement caché son rang et son état à Mathilde, qui s'était constamment refusée à écouter les vœux ardens qu'il ne cessait de lui adresser. Nourri à la cour de ce prince, comblé de ses bienfaits, honoré du titre de son chapelain, il me confia ses peines, et me pria de lui prêter mon ministère pour la célébration de son mariage avec Mathilde; car cette jeune personne excédée de ses poursuites, n'en prévoyant pas la fin, avait enfin consenti à lui donner sa main. J'avoue que j'eus cette faiblesse pour mon prince, et que je ne pus pas résister à la peinture qu'il me fit de ses tourmens.

LE ROI.

Quoi, vous avez osé profaner à ce point la sainteté de votre ministère ?

LE MOINE.

Condamnez-moi, accusez-moi d'une

condescendance coupable, j'y consens, mais je ne me repens point d'avoir sauvé la vie peut-être à mon souverain, et à Mathilde les effets d'une violence, dont l'excessive passsion du Landgrave ne permettait point de calculer le danger.

LE ROI.

Vous êtes un ami d'une singulière espèce... Mais vous, chevalier, continuez de m'instruire ? comment l'infortunée Mathilde supporte-t-elle son malheureux sort, car je suppose qu'enfin elle en est informée.

LE CHEVALIER.

Détrompez-vous : Mathilde peu accoutumée à juger la marche des affaires publiques et les querelles des princes, continue à croire que son époux est, comme il le prétend, un chevalier riche et puissant à qui ses vastes domaines et

ses nombreux vassaux permettent de soutenir la guerre contre l'archevêque de Cologne. On est parvenu même insensiblement à l'indisposer contre ce dernier, en la persuadant que son obstination et sa vengeance, au moins inutiles, puisque le mal est fait, sont les seules causes de la malheureuse discorde qui fait répandre tant de sang.

LE ROI.

Et où se trouve maintenant votre Landgrave.

LE CHEVALIER.

Dans un château inexpugnable, qu'il a eu le bonheur d'atteindre avec une poignée de ses plus braves soldats; mais la disette finira par le vaincre, si l'on ne se hâte de venir à son secours, et c'est ce secours que nous sommes chargés d'implorer.

LE ROI.

J'en parlerai au roi.

LE MOINE.

Mais d'une manière à nous faire écouter favorablement ?

LE CHEVALIER.

Je sais ce que l'honneur et ma conscience m'ordonne de faire.

LE ROI.

Si, comme je n'en doute pas ; vous êtes un ami du roi, ne manquez pas surtout de mettre sous ses yeux les avantages incalculables qui résulteront pour lui de cette démarche. Songez qu'avec l'appui de Mayence, de Cologne et de la Hesse, Frédéric peut être sûr d'obtenir avant un an la couronne impériale.

LE ROI.

Oui, je suis pénétré de la solidité de tous ces avantages, et je ne manquerai pas d'y porter l'attention du roi.

Le lendemain dès la pointe du jour, il se mit en route avec ses deux chasseurs et les trois étrangers, pour regagner le château de Farnsbourg. La course se termina très-heureusement. Il pouvait déjà l'apercevoir dans le lointain, quand il rencontra une troupe de chevaliers, commandée par Frédéric, qui s'empressèrent de le joindre et de lui témoigner leur vive satisfaction de l'avoir retrouvé, car ils assuraient, qu'inquiets de ne point le voir revenir avec le gros des chasseurs, ils battaient toutes les avenues depuis plusieurs heures, et que l'alarme était générale au château. Le roi sensible à cette nouvelle marque d'intérêt et d'affection, leur en témoignait

sa reconnaissance, quand les trois étrangers confondus de surprise en voyant quel personnage ils avaient choisi la veille pour le confident de leur mission, s'approchèrent de lui, le prièrent d'agréer leurs excuses, leurs hommages, et de daigner les traiter favorablement quant à l'objet dont ils lui avaient parlé. Le roi promit de leur faire une réponse après son retour au château. Son premier soin fut d'y demander une audience secrète au vieux comte et de l'instruire de son aventure.

FARNSBOURG.

La violence du landgrave est des plus criminelles, et la guerre qu'il soutient est le comble de l'injustice.

LE ROI.

Sa conduite est inexcusable.

FARNSBOURG.

Je n'ai par conséquent rien à vous dire, seigneur.

LE ROI.

Je vais déclarer aux députés que les chevaliers du lion ne tirent jamais l'épée pour le soutient de l'injustice.

FARNSBOURG.

Ne précipitez rien cependant. Avez-vous bien pesé votre situation et les avantages sans nombre qu'une décision différente pourrait vous procurer, quand ce ne serait qu'une victoire sans combats?

LE ROI.

Je les ai tous examinés.

FARNSBOURG.

Et vous y renoncez?

LE ROI.

Puis-je faire à mes intérêts le sacrifice de votre gloire?

LE ROI.

Soyez à cet égard sans aucune inquiétude. La prudente abeille sait tirer le miel de l'absynte. Nous avons juré solennellement de défendre vos droits, et il ne nous appartient pas d'en raisonner la validité : expliquez-vous donc et fixez vous-même le nombre des chevaliers qui doivent secourir le landgrave.

LE ROI.

Mais il a violé le droit des gens?

FARNSBOURG.

L'archevêque de Cologne le viole-t-il moins en refusant de vous reconnaître pour roi des romains, en vous persécu-

tant à outrance? La vengeance ne serait-elle point permise contre un tel ennemi?

LE ROI.

La vengeance? elle ne laisse que d'amers souvenirs.

FARNSBOURG.

Nous ne les craignons pas, car en exécutant vos ordres, nous ne ſaisons que remplir nos devoirs.

LE ROI.

Oui, mais mes tourmens à moi n'en seront que plus cruels : je porterai votre peine et la mienne.

FARNSBOURG.

Les souverains souvent sont obligés de ſaire des sacrifices à la raison d'état. Songez qu'en terminant la querelle qui

divise le landgrave et l'archevêque, ce n'est pas pour vos intérêts seuls, mais pour ceux de toute l'Allemagne que vous aurez agi : elle attend la paix de votre avénement au trône, et vous y parviendrez bien plutôt par la mesure qu'on vous propose.

LE ROI.

Vous me conseillez donc de l'adopter?

FARNSBOURG.

Je ne conseille rien, seigneur, je ne cherche qu'à éclairer votre jugement, qui seul doit décider. Vous courrez une carrière où il est bien rare de trouver des conseillers fidèles et désintéressés : il vous importe de vous exercer dans l'art difficile de choisir entre tous les partis, celui qui sera à la fois le plus conforme à la raison, à la justice et à votre gloire. Destiné à régner sur des

hommes soumis à vos volontés par leur état et par leurs sermens, ce sera à vous de répondre de l'emploi de leurs forces et de leur zèle. Tant pis pour vous, si leur sang coule pour des actions honteuses.

LE ROI.

Je conçois, je comprends, et je vais agir.

Il se rendit dans la salle où les députés l'attendaient : il leur fit signe, et ils le suivirent dans son appartement. Bientôt après on les en vit sortir tristes, affligés, et refusant de prendre part au festin que le seigneur Châtelain avait fait préparer pour eux. Le roi lui-même n'y parut qu'à regret et fut livré à une distraction sombre que toutes les gentillesses d'Agnès ne purent dissiper. A l'issue du repas, le jeune prince suivit Farnsbourg dans le jardin et s'assit avec lui à l'ombre des tilleuls.

FARNSBOURG.

Vous me paraissez fortement occupé, seigneur regretteriez-vous quelque démarche dont les suites vous paraissent à craindre?

LE ROI.

Depuis long-tems je n'ai été plus content de mon cœur qu'aujourd'hui.

FARNSBOURG.

Vous venez de renvoyer les députés du landgrave. Serait-il permis de connaître la réponse que vous leur avez faite?

LE ROI.

Je n'ai point de secrets pour mon père. J'ai fait saluer le landgrave : je l'exhorte à mettre bas les armes, à rendre Mathilde et à donner satisfaction à l'archevêque. Vous ne pouvez compter,

ai-je dit aux députés, sur le secours des chevaliers du lion ; leur gloire et la mienne, ils ne la souilleront point par la défense d'une cause inique.

FARNSBOURG (*les mains levées vers le ciel.*)

Grâces te soient rendues, être juste et tout puissant! ta bonté enfin regarde en pitié ma malheureuse patrie; tu lui envoies d'une région lointaine, un souverain fait pour lui donner la paix, pour effacer les traces du sang qui souillent ses tristes contrées. Il n'a point considéré les grands intérêts qu'on lui faisait entrevoir pour sa personne; il n'en a connu qu'un, celui de la justice : il a préféré le grand exemple qu'il avait à donner, au plaisir de régner. Viens sur mon cœur, fils si digne de la couronne que tu es destiné à porter, et pardonne à ma tendresse cette effusion de la joie

indicible dont tu viens de le remplir!... Mais pourquoi si sérieux, si triste? vous n'avez que des raisons de vous réjouir.

LE ROI.

Oui, et ce sentiment est pour moi un dédommagement bien doux, mais je crains d'un autre côté que ma vivacité ordinaire ne m'ait fait enfreindre les règles de la prudence : quelques réponses indiscrètes et peu mesurées des députés ont enflammé ma colère; j'ai oublié que j'étais un étranger en Allemagne, que ma situation y était bien précaire, et j'ai parlé en maître.

FARNSBOURG.

Ils vous y ont forcé sans doute : de quoi les avez-vous menacés?

LE ROI.

D'employer tous les moyens qui se-

raient en mon pouvoir pour contraindre le landgrave à écouter la voix de la justice et de l'équité ; à cette sortie de ma part, les députés m'ont demandé d'un ton ironique : « où se trouvait donc cette formidable puissance devant laquelle leur maître devait trembler ?

FARNSBOURG.

Audacieuse question !

LE ROI.

Et qui blesse vivement ma fierté ; je l'avoue.

FARNSBOURG.

Tous mes chevaliers s'empresseraient de punir cette insolence et de soutenir votre dignité, si en attaquant le landgrave, nous ne risquions point, par là même, de favoriser les vues de l'archevêque, votre adversaire le plus

ardent. Laissons plutôt agir la Providence qui semble vous avoir présenté exprès cette occasion de diminuer l'influence de cet homme turbulent : plus il sera occupé de ses animosités particulières, moins il deviendra redoutable à votre cause.

LE ROI.

Permettez que je sois d'un avis contraire. Mon premier devoir est de maintenir les droits de la justice, et de défendre ceux de l'innocence opprimée. Je ne serais point digne sans cela, du titre auguste auquel la Providence m'a appelé. Je vous le déclare, si mon armée dans ce moment, était campée sous les murs de votre château, je ferais sonner la charge sans balancer.

FARNSBOURG.

Contre qui ?

LE ROI.

Contre celui, qui non content d'avoir trompé et déshonoré une noble damoiselle, tire encore l'épée contre l'homme qui, tenant lieu de père à l'infortunée, la réclame en vertu de ce titre, le plus sacré de tous. Oui, je me sentirais capable de me réunir avec l'archevêque, de combattre à ses côtés, et après avoir contribué au triomphe de sa juste cause, je me retirerais en secret avec la satisfaction d'avoir rempli mon devoir.

FARNSBOURG.

En secret, dites-vous, et pourquoi?

LE ROI.

Pour convaincre l'archevêque, que je l'ai secouru sans intérêt, sans compter sur sa reconnaissance, ma présence ne ferait que l'embarrasser, et pour avoir

été juste, je n'ai pas le droit de lui demander le sacrifice de son opinion et du parti qu'il défend contre moi. Qu'il protège Otton, je le veux; mais qu'il apprenne au moins à respecter mon caractère.

FARNSBOURG.

A dieu ne plaise que je m'oppose à l'exécution d'un si noble projet! Non, seigneur, je vais même y contribuer. J'abrège dès cet instant la durée de votre noviciat, et dès demain vous serez soumis aux épreuves qui doivent vous faire recevoir parmi nous. Si, comme j'aime à le croire, la victoire couronne votre fermeté et votre constance, il ne tiendra qu'à vous de marcher le lendemain contre le Hessois, à la tête d'une troupe choisie de nos chevaliers. Vous trouverez de l'appui dans les états de l'archevêque de Mayence, le plus zélé de vos partisans,

et vous pourrez faire connaître à celui de Cologne, que notre union loin d'agir contre lui, s'apprête au contraire à le soutenir de toutes ses forces.

LE ROI.

Ai-je bien entendu? Ah! c'est à dater de cet instant que je suis bien convaincu de toute l'estime, de toute la tendresse que j'ai eu le bonheur de vous inspirer! Vous comblez le plus cher, le plus ardent de mes vœux.

La nuit qui suivit cette conversation, fut une des plus agitées que le jeune roi de Sicile eût encore passée. La solennité du jour qui se préparait, la dignité de son rang qu'il avait à soutenir; tout servait à inquiéter son esprit et à alarmer son cœur : à en juger par l'épreuve qu'on lui avait déjà fait subir, il ne pouvait s'attendre qu'à des assauts propres aire trembler l'âme même la plus in-

trépide. Quelle honte, si un homme destiné à régner sur une des plus grandes parties de l'Europe, venait à montrer moins de fermeté que ceux dont il attendait des services. Cette idée seule lui faisait horreur, chassait le sommeil de ses yeux ; il jura de renoncer à toutes ses brillantes espérances, de retourner précipitamment en Sicile, s'il avait le malheur de succomber. Le jour le surprit dans ces déchirantes réflexions, et déjà l'on entendait dans tout le château la marche des chevaliers et le bruit de leurs armes, quand Frédéric de Frobourg, accompagné de trois autres chevaliers du quatrième degré, entra dans l'appartement du roi. « Noble seigneur, lui dit-il, nous venons vous chercher pour le combat qui vous attend : rassemblez toute votre fermeté, tout votre courage, si semblable à nous, vous voulez paraître à la fin de la carrière,

orné de toutes les marques d'honneur dont vous nous voyez décorés.

LE ROI.

Je ne désespère point d'acquérir ce qu'il vous a été possible d'obtenir. Je vous suis sans balancer, et je me flatte qu'avec l'aide de Dieu, je m'en tirerai avec honneur.

Le roi fut conduit dans la salle de l'union où les chevaliers de tous les grades se trouvaient rassemblés en bandes séparées. La cloche retentit, et le vénérable chef entra et prit place sur le trône : les chevaliers le saluèrent par quatre coups de leurs épées contre les boucliers ; mais à un signe qu'il fit, un profond silence s'établit dans le vaste appartement.

LE CHEF.

Salut à l'union du redoutable lion!

Les rois s'approchent de son seuil et demandent à combattre sous ses lois : ils se soumettent volontairement à ses épreuves et tiennent à l'honneur de les avoir soutenues avec gloire. Noble seigneur, je vous ai accordé du tems pour examiner notre conduite et pour la juger d'après nos actions. Vous êtes-vous occupé de ce soin ? êtes-vous décidé encore à vous faire recevoir parmi nous?

LE ROI.

Tout ce que j'ai vu n'a fait que donner plus de force à ma résolution.

LE CHEF.

Voulez-vous à l'exemple de tous ces chevaliers, subir les épreuves nécessaires?

LE ROI.

Je m'y soumets : puisse mon courage être couronné comme le leur !

LE CHEF.

Apprenez donc, qu'il n'est plus question de combats, que déjà cette victoire a couronné vos efforts, et que le lion n'est ici que pour vous récompenser. Il se félicite d'avoir pour ami et pour protecteur un roi ferme, juste et sage. Chefs des grades, garnissez vos portes; disposez vos signes d'honneur, je vais vous appeler pour juger et pour récompenser.

Les chefs sortirent avec leurs bandes, par les portes fixées à leurs grades, et on les ferma sur eux. Les oints seuls restèrent dans la salle, et s'approchèrent des degrés du trône. Le comte de Farnsbourg alors frappa la cloche d'un coup, et l'on vit entrer les chevaliers du premier grade.

LE CHEF DE L'UNION.

Le trône chancelant de l'Allemagne

a pour se soutenir, plus besoin de sagesse et de justice que d'audace. Il serait donc inutile, noble seigneur, que livré sans secours, comme ces chevaliers, au sein maternel de la terre, vous y fussiez exposé à combattre contre les quatre élémens. Vous êtes roi, vous le serez bientôt de toute l'Allemagne. Il nous importait de savoir surtout, si votre justice était assez ferme, assez éclairée pour ne jamais employer les forces de notre union au soutien de la fraude et de la violence : cette épreuve, vous l'avez soutenue, et le lion vous juge digne de lui. (*Au chef du premier degré.*) Place ta bannière sur la table de l'union, et sois juge de ce royal jeune homme qui va s'approcher. Tu sais avec quel courage il a subi les dures épreuves auxquels nous l'avons soumis, il aima mieux boire le poison que de renoncer à ses droits sur l'empire. La patrie aban-

donnée, orpheline, peut tout attendre d'un tel prince ; cette action seule le rendait digne de recevoir toutes les marques d'honneur de notre ordre : mais il a fait bien plus encore, desirant acquérir la certitude que sa décision n'avait été l'effet ni d'une vaine gloire, ni de l'ambition ; je lui ait fait donner par un messager supposé de Mayence, l'avis que l'évêque de Bamberg lui assurerait sa voix et celle de tous ses partisans, à la prochaine diète d'élection, s'il consentait de son côté à lui garantir la possession de tous les domaines qu'il s'était illégalement appropriés pendant l'anarchie. La tentation était forte : car le Mayençais ôtait toute espérance de succès, en cas d'un refus fait à l'évêque de Bamberg. Malgré l'éloge que je fis au roi de la probité, de l'eprit de justice et de la modération de ce dernier, afin de me convaincre

s'il ne prêterait pas un jour, sans examen, l'oreille aux conseils insidieux et intéressés de la flatterie et de la cupidité, le prince n'en prit pas moins une resolution aussi ferme, que noble et sage. Ecoutez et admirez ! Le roi répondit à l'archevêque de Mayence : que dès sa plus tendre jeunesse, il avait eu le bonheur de se sentir pénétré de la haine la plus profonde contre toute espèce d'injustice, qu'il ne voulait point de la voix du Bambergeois, à un prix si honteux ; et que si jamais il montait, avec l'aide de Dieu, sur le trône de l'Allemagne ; son premier soin serait de lui faire rendre un compte sévère de son usurpation. Je tremblais, je l'avoue, en brisant le sceau de cette lettre ; mais comment vous rendre les transports de mon admiration et de ma joie, quand j'en lus le contenu ? (*Il la tire de son sein.*) La voici : prenez-la et conservez-la comme

un sanctuaire dans l'archive de notre ordre. Parle maintenant, et dis si cette action est digne de la recompense qu'il desire? sera-t-il décoré des marques distinctives de ton grade ?

LE CHEF.

Il les mérite : que n'en ai-je de plus éclatantes encore à lui présenter !

FARNSBOURG (*au roi.*)

Allez et recevez le cimier ouvert du lion. Qu'il vous fassse souvenir sans cesse de la maniere dont vous l'avez mérité, couvrez-en la tête nue et exposée de l'innocence, rabaissez-le soigneusement sur vos oreilles, quand la voix flatteuse d'un favori voudra implorer votre appui en faveur du crime ; mais qu'à celle du malheureux qui vous appellera de loin au soulagement de ses souffrances, il soit prompt à s'exhausser et à donner

accès à ses gémissemens. Jamais sa visière ne doit être fermée, parce que votre œil doit parcourir pour ainsi dire tout l'espace de l'horison, et découvrir le repaire du méchant, dût-il être caché dans les entrailles de la terre. Mais afin que vous puissiez juger de la nature de l'épreuve qu'ont subie vos collègues pour obtenir l'honneur que vous partagez avec eux, suivez leur chef, il va vous conduire dans la carrière qu'ils ont parcourue.

On conduisit le roi par la porte ordinaire, dans le petit salon dont le parquet mobile s'enfonça avec lui et le descendit dans le souterrain, qui n'avait pour toute issue, que le large précipice qu'il fallait franchir d'en haut. Il fut ramené ensuite dans la salle de réception, par la porte du premier grade. A un signal donné par le chef, tous les chevaliers, à l'exception du roi, se retirèrent.

FARNSBOURG.

Noble seigneur, vous avez été plus courageux et plus actif que ceux qui viennent de nous quitter. Immobiles à la vue du précipice, ils n'ont osé, comme vous, le franchir et meriter ainsi les signes d'honneur du second grade que vous allez recevoir; car l'abîme que j'ai fait présenter à votre courage, était cent fois plus redoutable, que celui par lequel nous cherchons ordinairement à effrayer nos éprouvés. (*La cloche se fait deux fois entendre, et les chevaliers du second grade, conduits par leur chef, se présentent.*) Chef du second grade! le roi de Sicile demande à être agrégé à ta bande: examine et prononce s'il a soutenu l'épreuve à laquelle tu sais que je l'ai soumis. La volupté est une passion honteuse, elle enchaîne le courage de l'homme le plus brave, le soumet aux caprices d'une femme sans

pudeur, énerve son caractère, amollit son courage. Elle est la plus dangereuse ennemie des princes; car s'ils lui obéissent, ils ne règnent plus : une femme déshontée gouvernera l'empire et dirigera tout d'après ses folles et criminelles fantaisies. Les méchans de toute espèce trouveront un asile sous sa protection; ils acheteront sa faveur aux dépens de l'état : car la femme qui a vendu son honneur est toujours accessible à la corruption. Je connaissais cette triste vérité, et j'ai cherché à en faire l'application au cas présent. Il fallait me convaincre, si l'empereur futur des Allemands avait assez de force pour résister à ce dangereux poison, s'il ne courberait point un jour la tête du fier lion sous le joug honteux d'une femme insidieuse. Je savois que le roi ne voyait point d'un œil indifférent les charmes de la jeune comtesse de Zelano, et qu'il aurait besoin

de tout son courage pour ne pas succomber à la séduction. Elle venait de donner en sa présence sa foi au chevalier Eschenbach. Le roi instruit ainsi des obligations de la damoiselle, lui devait les conseils de la sagesse, il devait lui résister et la ramener à ses devoirs, en supposant même qu'elle eût été la première à concevoir l'idée de les oublier. (*Le roi rougit et pâlit tour-à-tour.*) Ce n'est qu'avec une peine infinie, que je réussis à déterminer la vertueuse Aldegonde à se prêter au jeu de ce rôle difficile pour une femme délicate, et je n'y serais même point parvenu, si son amant ne l'avait exigé d'elle, comme une marque d'amour et de complaisance. C'est moi, qui lui traçai toute la marche de la conduite qu'elle avait à tenir. Je l'attendis pendant plus d'une heure, à une fenêtre qui donne sur le jardin où elle s'entretenait avec lui; et quand enfin je la vis

revenir, elle parut troublée, confuse; l'œil baissé, la démarche incertaine. (*Le roi montre la plus vive agitation.*) Tout ce que j'ai prévu, me dit-elle en sanglottant, vient d'arriver. Le roi a montré d'abord de la surprise au récit de mon prétendu mécontentement : il m'a contredit ensuite avec force, quand je lui ai fait connaître ma disposition à rompre la foi jurée à Eschenbach; mais le mépris de sa part le plus profond est venu me frapper, quand j'osai lui parler de la passion que j'avais conçue pour lui-même, quand je fis entendre que je ne pourrais trouver le bonheur que dans ses bras. Il avoua que la séduction était forte, qu'elle était puissante, mais qu'il aimerait mieux se percer le cœur, que de blesser si cruellement celui d'un ami fidèle et généreux. La damoiselle enfin a été obligée de lui engager sa foi et de lui promettre qu'elle ferait tous ses efforts

pour triompher de cette malheureuse passion, et pour faire le bonheur du bon et loyal chevalier Eschenbach. Quant à moi, elle en exigea, que je me hâterais de détromper le roi, et de mettre uniquement sur le compte de sa complaisance une démarche dont elle ne pouvait se dispenser de rougir, malgré la justice que nous rendions tous à sa vertu et à sa délicatesse. Elle en donna une preuve, en partant dès le lendemain matin pour aller joindre Eschenbach, parce qu'elle ne pourrait, disait-elle, s'exposer à rencontrer les yeux du roi, tant qu'il ne serait point au fait des causes et du dénouement de cette petite intrigue. Nous espérons, seigneur, que satisfait de la victoire glorieuse que vous avez remportée sur votre passion, vous voudrez bien à son retour, qui aura lieu aujourd'hui, lui pardonner cette innocente supercherie, et lui accorder la continuation de vos anciennes bontés.

LE ROI (*avec beaucoup d'embarras.*)

Vous pouvez y compter...... je suis obligé.... je lui ai en vérité beaucoup d'obligations...... elle m'a rendu un service.... jamais, jamais je ne l'oublierai......

FARNSBOURG.

Chef du second grade, tu connais maintenant cette difficile victoire : le vainqueur en a-t-il assez fait pour obtenir votre marque d'honneur ?

LE CHEF DU SECOND GRADE.

Personne n'en a été plus digne. Voici l'épée du lion! qu'elle ne sorte jamais du fourreau à la voix du crime et de l'intrigue : qu'elle brille dans les airs, dès que l'innocence opprimée embrassera vos genoux et demandera le redressement de ses torts.

Il ceignit l'épée au roi; le conduisit par ordre du comte, dans le fond du

précipice; le fit arrêter à la vue du second, et le ramena dans la salle, où l'on vit paraître aussitôt le chef du troisième grade. Farnsbourg fit un récit détaillé de l'aventure avec les chevaliers Hessois, et le cimier du roi ne tarda pas à être orné du quadruple panache, parce qu'il s'était refusé à une guerre injuste, quoiqu'avantageuse probablement par ses suites, parce qu'il n'avait point voulu consacrer les forces de l'union au soutient honteux d'une violence exercée contre une femme faible et innocente. Conduit ensuite par son chef au bord du second précipice, et instruit par lui que tous les chevaliers à panaches l'avaient franchi, le roi sans répondre, prit un élan et le sautant avec autant de bonheur que de courage, il remporta ainsi une double victoire. Quand il reparut dans la salle en présence du chef du quatrième grade, le comte répéta le

premier récit et insista principalement sur le sentiment noble et généreux avec lequel le roi faisant le sacrifice de son juste ressentiment contre le plus opiniâtre de ses adversaires, ne demandait que les moyens de pouvoir le défendre, parce qu'il ne voyait dans l'archevêque de Cologne, qu'un parent mortellement offensé et un prince injustement attaqué.

LE CHEF DU QUATRIÈME GRADE.

L'action a été grande, il faut que la récompense l'égale. Prenez, noble seigneur, prenez la chaîne du lion : quand on la verra briller sur votre sein, les chevaliers de l'ordre seront obligés de suivre vos pas ; ils sauront que vous avez mérité d'être l'un de ses dignes chefs.

LE COMTE.

La députation des hessois était inventée à plaisir ; mais la violence du land-

grave n'est malheureusement que trop vraie. L'archevêque de Cologne a marché contre lui, mais sans succès jusqu'à présent : le ravisseur se rit de ses efforts impuissans. Vous pouvez, seigneur, vous pouvez dès demain, quand nous nous rassemblerons, paraître contre lui comme accusateur, et marcher ensuite comme vengeur. Si vous persistez dans votre noble et magnanime résolution, il faudrait que la façon de penser de l'archevêque fût elle-même bien peu élevée, si cette démarche ne le pénétrait point du sentiment de ses torts envers vous, et ne lui en inspirait point d'autres plus conformes à sa propre gloire et à vos intérêts.

A ces mots le son de la cloche appela dans la salle, les chevaliers de tous les degrés avec leurs chefs. Tous félicitèrent avec transport le roi sur la victoire si complette et si glorieuse qu'il venait de

remporter; et quand on eut placé les quatre bannières sur la table de l'union, on le pria de s'en approcher. « Chevalier de tous les grades, dit le vieillard, vous devriez maintenant à bon droit nous jurer foi et obéissance; mais destiné à régner sur les nobles allemands, il n'est pas séant que vous vous soumettiez aux ordres et aux volontés de vos futurs vassaux. Quoique le lion soit le plus fier et le plus audacieux des animaux, il n'en connait pas moins le respect dû aux oints du seigneur, et il se gardera bien de le blesser : chevaliers de mon union, imitez tous mon exemple! » Farnsbourg à ces mots descendit de son trône; les oints s'approchèrent du roi, et l'obligèrent de remplir la place que le comte venait de quitter. Ce dernier se tint de bout au milieu de la salle pendant quelques instans : puis fléchissant le genouil et découvrant sa tête

vénérable au milieu du cercle imposant et silencieux de tous les chevaliers agenouillés comme lui, il tint le discours suivant : « Noble seigneur, roi de Sicile, et, si Dieu daigne exaucer mes ardentes prières, empereur très-digne un jour des allemands ! L'honorable union du lion fléchit le genouil devant toi ; elle te jure obéissance et fidélité ; elle marchera quand tu l'ordonnera ; elle défendra tes droits et combattra tes ennemis : elle a éprouvé ton cœur, ton courage, ton esprit de justice, et cette épreuve a tourné à ta plus grande gloire. Sois toujours tel que tu parus au milieu de nous, généreux, vertueux, plein d'honneur : tu ne seras point grand par la soumission forcée d'une foule innombrable d'élèves courbés sous ton sceptre, mais par les bénédictions d'un seul peuple, qui te nommera son père. Il sera heureux quand les épées de tes guerriers

rouilleront dans leurs fourreaux ; quand on ne verra briller que le soc du laboureur paisible ; quand les degrés des temples seront couverts d'hommes simples et innocens ; quand le juge solitaire pourra fouler l'herbe des cours qui conduisent au palais de la justice. Ah ! puissent un jour nos neveux se dire : « Sous le règne de Frédéric, d'épaisses forêts ont été changées en champs fertiles, en vignes fécondes : l'homme habite-là où le sauvage Bison paissait autrefois l'herbe marécageuse ; et de folâtres enfans célèbrent leurs jeux là où de jeunes loups prenaient leurs féroces ébats : alors, oui alors tu seras appelé le grand, le plus grand de tous, et ce nom glorieux ne finira qu'avec le monde......... Une seule prière me reste à faire : notre union vient d'être mise sous ta protection ; n'abuse point de sa bonne volonté, ni de ses forces ! que la gloire du lion reste toujours pure, brillante, intacte !

LE ROI (*avec la plus vive émotion.*)

Non! non! jamais, jamais une telle pensée n'entrera dans mon cœur. (*Il descend du trône et se jette dans les bras du vieillard.*) Mon père, je te rends grâces! Mes frères, je vous remercie! (*Il en embrasse plusieurs.*) Vous m'avez rendu le plus heureux des hommes; jamais je n'oublierai cette heure fortunée et si chère à mon cœur. Soyez mes amis; guidez mes pas encore incertains dans le chemin de la véritable gloire; je vous jure par le Tout-Puissant, que jamais je ne refuserai l'accès de mon trône à ceux qui s'en approcheront décorés de l'un de ces signes d'honneur. Toutes les portes de mon palais leur seront ouvertes à chaque heure du jour; et dussent-ils s'y présenter pour me faire des reproches; pour blâmer ma conduite, je les écou-

terai sans murmurs, et j'aurai toujours autant de docilité pour leur avis, que de reconnaissance pour leurs bienfaits.

FARNSBOURG.

Dieu a entendu votre serment, c'est à lui que vous en répondrez. Ah! si vous y êtes fidèle, j'ai établi aujourd'hui les fondemens du bonheur de notre union; je puis aller sans crainte au-devant du tombeau qui m'attend.

Après avoir prononcé ces mots, le comte manda le chapelain de l'ordre: il arriva, tenant dans ses mains une touffe prise de la crinière d'un lion, et il l'attacha aux quatre plumes qui formaient le panache du roi: « telle est, lui dit le comte, la récompense de ceux que l'union honore d'une manière particulière, et qu'elle reconnaît pour ses chefs dans le combat : il est bien juste qu'elle vous soit départie, car vous

l'avez emplement méritée. Si vous n'aviez pas reçu déjà l'onction royale, l'usage exigerait que vous le reçussiez dans ce moment, d'après le formulaire de notre ordre. Votre rang aussi vous dispense du service de quatre ans que l'union est endroit de demander à chaque nouvel initié; j'ai cru même, chevaliers, devoir faire plus encore; en vertu du pouvoir que vous m'avez donné, de vous annoncer les changemens que je jugerais nécessaires au code de nos statuts; je vous propose de porter en loi : que désormais l'union du lion servira pendant quatre ans, et défendra de toute sa puissance chaque tête couronnée qu'elle aura jugée digne de recevoir parmi ses agrégés : que ceux qui sont de mon avis se lèvent, et fassent quatre fois de leurs épées retentir leurs boucliers.

Tous à l'instant, et d'un accord unanime firent entendre les sons exigés, et

ratifièrent encore par leurs sermens l'obligation d'arracher aux ennemis du roi de Sicile, et de défendre la couronne qu'il avait le droit de prétendre.

FARNSBOURG.

Vous connaissez maintenant nos intentions, seigneur; dites où et quand faudra-t-il que nous marchions pour la défense de vos intérêts?

LE ROI.

Que ces pleurs vous soient le gage de ma reconnaissance........ l'épreuve a été forte, mais la récompense l'a bien surpassé...... Que vous dirai-je pour vous exprimer tout ce qui se passe dans mon cœur? Mettez le comble à vos bienfaits; soyez tous mes amis, mes conseillers; vous apprendrez du moins par ma déférence, que vous n'avez point obligé un ingrat.

FARNSBOURG.

Nous vous estimons assez pour vous

le promettre et pour vous tenir parole; mais il est tems maintenant de nous livrer à la joie que doit nous inspirer le succès d'une si belle journée. Dans quatre jours nous marcherons sous vos ordres, car il ne faut point laisser refroidir le zèle de vos amis, ni affaiblir les espérances qu'ils ont conçues de votre arrivée en Allemagne.

Les chevaliers se rendirent alors dans la salle où le festin d'usage les attendait; mais les dames que ce même usage en excluait, se bornèrent à se placer sur leur passage, afin de pouvoir féliciter le jeune roi sur l'honneur insigne qu'il venait d'obtenir et de mériter d'une manière si éclatante. La présence d'Aldégonde qui se trouvait parmi elles, l'empêcha de jouir pleinement d'un triomphe si doux, et l'embarras extrême qu'il éprouva à sa vue, le suivit pendant tout le reste de la journée. Une voix inté-

rieure lui criait sans cesse, qu'il était bien loin d'avoir remporté celle de toutes ses victoires qui eut été la plus faite pour le flatter, et il ne pouvait fixer les yeux sur son épée, sans songer qu'il la devait à une générosité étrangère et non à la sienne; mais quelle était cette personne généreuse à qui il avait une si grande obligation? qui lui avait épargné une si publique et si humiliante confusion? Farnsbourg était-il du secret, et avait-il cru devoir borner à ce ménagement délicat, quoique si énergique d'ailleurs, l'animadversion que le prince n'avait que trop méritée? ou Aldégonde seule lui avait-elle rendu ce service si grand, si intéressant pour lui dans la position où il se trouvait? Cette incertitude était accablante, et il résolut d'en sortir, quelque pénible qu'un éclaircissement de cette espèce pût devenir pour son amour-propre. Sachant qu'Al-

degonde avait l'habitude de se promener dans le jardin, dès le lever du soleil, il y descendit le lendemain matin, et ses espérances ne furent point trompés ; il l'aperçut, lui fit un signe et elle s'approcha sans balancer.

LE ROI.

Noble, généreuse damoiselle, auriez-vous réellement la grandeur d'âme d'oublier ? .....

ALDEGONDE.

Je sais que le roi de Sicile m'a comblée de ses bienfaits, et que la reconnaissance que je lui dois est devenue le premier de mes devoirs.

LE ROI.

Point de subterfuges, je vous en supplie ! je vous en conjure..... Les chevaliers vont arriver ; tous nos instans sont comptés : il faut, il est essentiel

que je sache à qui je dois cette grande obligation..... hâtez-vous de me tirer de la plus cruelle des incertitudes.

ALDEGONDE.

Si vous l'ordonnez, il faut que je vous obéisse ; vous saurez tout.

LE ROI.

Ce n'est pas le récit de l'événement que je vous demande, mais le nom de mon bienfaiteur, de celui qui, cachant ma faiblesse, a sauvé mon honneur, ma gloire, à la perte desquels je n'aurais pu survivre.

ALDEGONDE.

Que de grâces j'ai à rendre à la fortune !

LE ROI.

Dites plutôt combien elle m'a favorisé en livrant mon secret à la personne la plus généreuse et la plus délicate !....... Mais êtes-vous la seule ?

ALDEGONDE.

Pourriez-vous en douter ? Si la façon de penser d'Aldegonde ne suffisait pas pour lui commander le silence le plus absolu, elle en trouverait assez de motifs dans la reconnaissance et le respect qu'elle doit à son roi.

LE ROI.

Ainsi donc c'est à vous seule que j'ai l'obligation du plus grand service qu'on m'ait jamais rendu ! Ah ! vous serez heureuse, vous méritez de l'être dans les bras d'un tendre et fidèle époux ! Mais dût jamais le sort vous être contraire, dussiez-vous accorder votre intérêt à quelque infortuné : venez, accourez, envoyez-moi des ordres, il suffira qu'ils soient signés du nom de la *dame silencieuse*, pour qu'à l'instant même vous soyez obéie..... mais j'ai cependant un petit reproche à vous faire, tant il

est vrai que jamais satisfaction n'est entièrement complète.

ALDEGONDE.

Un reproche? et lequel?

LE ROI.

Vous auriez pu, ce me semble, m'épargner toutes ces inquiétudes, en me mettant franchement au fait de la commission un peu épineuse dont on vous avait chargée.

ALDEGONDE (*avec un sourire.*)

J'en conviens, mais aurais-je obtenu alors la reconnaissance flatteuse que vous voulez bien m'exprimer? Il était nécessaire d'ailleurs qu'un jeune prince ardent et plein de feu, apprît par expérience combien il est facile à une femme adroite et rusée, de le détourner du chemin de la vertu, pour le livrer à une volupté honteuse. La leçon que

vous avez reçue laissera, j'en suis sûre, une impression profonde dans votre cœur. Il y trouvera aussi un sentiment honorable pour notre sexe, j'aime à m'en flatter; et en remplissant ainsi mes devoirs envers vous, mon amour-propre aussi n'aura rien perdu de ses droits.

LE ROI.

Vous êtes, à tous égards, l'ornement de votre sexe : vous méritez un hommage particulier, daignez le recevoir. (*Il met un genou en terre.*) C'est ainsi que les sujets de mon empire me prêtèrent un jour foi et hommage; c'est ainsi que je jure à vos vertus une admiration et une reconnaissance éternelles.

ALDEGONDE.

Ce jour est le plus beau de ma vie; quel triomphe pourrait lui être comparé........

Un bruit alors se fit entendre; Eschembach semblable à un lion qui va se lancer sur sa proie, sortit d'un bosquet voisin derrière lequel il était caché. Serpent, s'écria-t-il, ne te hâte point de célébrer ce triomphe, il n'est point encore assuré! L'allemand généreux et loyal se sent assez de courage pour briser des fers honteux. (*Aldégonde veut parler.*) Point d'excuses, point de manœuvres nouvelles, ce serait en vain que tu tenterais de m'enlacer de nouveau. « Renonce à la sicilienne, remplis des devoirs plus anciens, plus sacrés : » telles furent les dernières paroles de mon père expirant, et il ne les aura point prononcées en vain. Femme sans foi, évite ma présence; va ourdir loin de moi tes manœuvres criminelles..... et vous, seigneur, qui, reçu à peine dans notre union vénérable, en violez déjà les lois les plus sacrées, rendez grâces

au respect que je porte à votre rang, d'une modération que vous êtes bien loin de mériter par votre conduite.

Eschenbach en achevant ces mots, se hâta de les quitter, et quoi qu'ils se pressassent de le suivre pour le désabuser, ils ne purent réussir à l'atteindre. Son cheval était prêt dans la cour du château; il s'élança dessus et sortit à toute bride. Aldegonde éplorée, désespérée de cette cruelle aventure, s'enferma dans son appartement, pour se livrer entièrement au sentiment de sa douleur. Quant au roi, il ne balança point sur ce qu'il avait à faire; et se rendant à l'instant même chez le chef de l'union; il lui fit un récit circonstancié et sincère de sa faiblesse, de ses obligations envers Aldegonde, et de l'aventure qui venait de se passer : puis tirant son épée, il la déposa aux pieds du vieillard, « reprenez, lui dit-il, cette récompense

d'une action dont la gloire ne m'appartient pas; mais croyez au moins que je suis encore bien plus éloigné de pouvoir commettre une bassesse pour conserver une distinction qui ne doit être que le prix de la générosité et de l'empire qu'on exerce sur ses passions ». Etonné à la fois du récit du roi, et touché de son généreux dévouement, Farnsbourg lui ceignit de rechef l'épée qu'il lui avait remise : vous venez, seigneur, lui dit-il, de remporter vous-même sur votre amour-propre et sur votre fierté, une victoire qui vaut bien l'autre à mes yeux, et votre cœur me répond de vous pour l'avenir. Quant à Eschenbach, je me charge de le faire revenir à des sentimens plus modérés à votre égard, et plus justes envers la plus noble des femmes.

Après cette conversation, le comte conduisit le roi dans la grande salle où quatre cents chevaliers se trouvaient ras-

semblés : c'étaient ceux qui étaient chargés de le suivre à Mayence, et chacun d'eux avait pris l'engagement d'entretenir et de solder à ses frais quatre varlets armés, de manière qu'on pouvait compter sur un corps de deux mille hommes d'élite. La caisse de l'union, toujours abondamment munie d'argent, faisait l'avance nécessaire de ces frais à ceux des chevaliers dont les moyens pécuniaires n'y suffisaient point pour le moment. Avec cette troupe, le roi devait commencer par se rendre chez son fidèle ami et allié Sigefroy de Mayence, lui découvrir son plan ; et soutenu par lui, appaiser ensuite la querelle de Hesse, afin d'obliger et de s'attacher par ce service, l'archevêque de Cologne. Les chevaliers qui restaient au château de Farnsbourg, devaient, pendant cette expédition, faire de leur mieux pour préparer et disposer favorablement les

esprits en Suabe; pour engager les nobles à rendre hommage au roi, et pour le soutenir même de toute leur puissance, si le cas l'exigeait. Le desir de l'union était cependant que cet hommage fut volontaire, autant que possible, et qu'il devînt plutôt le résultat du respect qu'inspiraient la modération et l'esprit de justice du roi, que de la crainte de ses armes. Parmi ces derniers, on comptait Frédéric et Henri de Frobourg; mais ils ne se soumettaient qu'à regret à l'ordre que leur chef leur avait donné de rester au château, et ils s'étaient engagés à voler à la défense du roi, dès que sa situation pourrait l'exiger.

Ce plan ainsi disposé, le vénérable chef demanda silence à tous les chevaliers assemblés, et il dit : « chers et fidèles amis, il faut que je prenne congé de vous. Quand même le juste bras de l'éternel, combattant pour votre cause,

vous couronnerait de tous les lauriers de la victoire, je ne puis espérer cependant de vous revoir et de célébrer votre triomphe. Je ne sens que trop bien que la fin de mes jours s'approche : le retour de mes enfans et de tout ce que j'avais de plus cher a ranimé sans doute, mais pour quelques instans seulement, le flambeau de la vie qui allait s'éteindre. Grâces à vos soins et à vos actions, mon nom continuera de vivre dans le monde, et la postérité le prononcera encore avec honneur, quand je ne serai plus que poussière. Grâces, grâces, grâces, grâces vous en soient rendues au nom du lion ! Il s'endormira tranquillement, car aucun remords ne presse sa conscience. (*Il jette sur tous les assistans un regard où se peignent la tendresse et l'émotion.*) Adieu, adieu. Cette larme qui coule sur ma joue, doit vous prouver avec quelle peine je me sépare de vous.

LOUIS.

Vivez, vivez, pourquoi nous quitter?

TOUS LES CHEVALIERS.

Qu'il vive! qu'il vive à jamais le père du lion!

FARNSBOURG.

N'aggravez point par vos regrets celui que j'ai de vous quitter.... Songez que nous nous retrouverons là où de plus heureuses destinées nous attendent.... Ne jettez point d'amertume sur cette douce jouissance que j'espère..... exaucez plutôt la dernière prière que j'ai à vous faire.

TOUS LES CHEVALIERS.

Parlez, ordonnez, vos enfans obéiront.

FARNSBOURG.

La journée la plus mémorable pour

vous a eu lieu hier : un roi est devenu votre collégue et votre appui. Mais destiné à donner ses principaux soins au trône qui l'attend, il ne pourra vous en accorder d'aussi immédiats que ceux dont vous avez besoin pour la prospérité de l'ordre. Cependant vous avez juré à ce prince obéissance et fidélité : il est donc nécessaire, qu'il ait parmi vous, un représentant auquel il puisse faire connaître ses ordres et ses volontés. Si vous voulez me prouver que ma mémoire vous sera chère, faites qu'avant ma mort, je puisse connaître celui qui doit remplir la charge honorable dont vous m'avez revêtu.

LES CHEVALIERS.

Non, non ! il faut que vous restiez encore long-tems notre chef et notre père.

FARNSBOURG.

Mes forces ne me le permettent plus,

et il est de l'intérêt de l'ordre, que je connaisse mon successeur, afin de pouvoir l'instruire de plusieurs circonstances dont le développement importera infiniment à votre existence future. Nos lois vous laissent la liberté de choisir ce successeur, et je vous déclare, que vous ne quitterez cette salle, que quand vous l'aurez désigné.

LES CHEVALIERS.

Nous obéissons à regret; mais puisque tu commandes, nous nous soumettrons à tes ordres. Instruis-nous de la manière dont il faut procéder à l'élection.

FARNSBOURG.

Sortez, et placez-vous par grades en plein air; délibérez ensuite et choisissez le plus digne. Vous observerez seulement, que d'après les statuts de l'ordre, mon fils ne peut être honoré de votre

choix ; parce que l'influence du père pourrait être favorable au fils, et qu'il est défendu sur-tout, que ma dignité devienne héréditaire.

Les chevaliers obéissent, et la grande majorité des voix tomba sur Frédéric de Frobourg. On pense bien que le vieillard approuva sous tous les points de vue, un choix qui tombait sur un homme depuis long-tems en possession de toute son estime et de toute son amitié.

Huit jours après cet événement, le roi marcha vers Mayence, et au bout d'une lieue on eut la satisfaction d'apprendre à Farnsbourg, qu'il y avait été reçu comme chef de l'empire, et que les nobles accouraient de toutes parts pour grossir l'armée destinée à punir le landgrave de Hesse et à venger l'archevêque de Cologne. Vers la même époque on vit arriver au château le che-

valier Eschenbach, conduisant une dame voilée, avec laquelle il se présenta chez le vieux comte qui avait été très-inquiet à son sujet, parce que le messager qu'il lui avait adressé, était revenu sans avoir pu le trouver.

FARNSBOURG.

Vous venez sans doute réparer vos torts, désavouer vos erreurs et rendre hommage à l'innocence offensée ?

ESCHENBACH.

Ce que vous desirez, seigneur capitaine, est déjà fait, et je vous dois d'autant plus de reconnaissance de cette supposition honorable pour moi, que vous êtes le seul peut-être qui me rendiez cette justice. J'ai été assez puni de n'avoir point mis dans mon examen la modération convenable, et j'aurais été condamné à des regrets éternels sans la bonté extrême de ma compagne, qui

a bien voulu agréer mon repentir, et recevoir mes sermens d'un éternel amour. Interrogez-la elle-même, trop heureux, si elle daigne vous confirmer mon bonheur.

FARNSBOURG.

Je n'en attendais pas moins de la générosité d'Aldegonde.

ESCHENBACH.

D'Aldegonde, dites-vous ? (*Il lève le voile de la dame.*) Qu'elle suive le roi de Sicile, qu'elle remplisse l'Allemagne du bruit de sa honte, elle n'a plus rien à craindre de mon juste ressentiment. Des devoirs antérieurs et sacrés exigeaient notre séparation, je venais lui en exposer les motifs pressans quand sa conduite perfide m'a dispensé du soin de justifier la mienne.

FARNSBOURG.

Que vois-je, grand dieu ! Clotilde ? Clotilde, votre infortunée sœur ?

ESCHENBACH.

Elle-même, mais non ma sœur.... : c'est mon amie, mon amante, la fiancée à qui j'ai donné ma foi et à qui je la garderai.

FARNSBOURG.

Eschenbach, ta passion t'égare, mais ne compte point sur une aveugle et coupable complaisance de ma part. Si la voix de la raison n'a point de pouvoir sur toi, tu connais l'autorité que l'ordre m'a confiée.

ESCHENBACH.

Je prévoyais ces obstacles, et je suis venu pour les détruire, pour dévoiler la manœuvre criminelle dont nous avons été les dupes et les victimes. Il fallait lui arracher d'abord cette femme innocente que je confie à votre générosité, que je mets sous votre puissante pro-

tection. Mes yeux ne se fixeront plus sur les siens; il ne m'échappera pas une expression de tendresse, avant que vous-même ne trouviez désormais à propos de m'y autoriser.

FARNSBOURG.

Dieu, serait-il possible? Tu parles le langage de l'honnêteté; je connais ce ton, il persuade mon cœur. Malheur à moi, si prêt à rendre compte de l'emploi de mes jours, il fallait encore se repentir ici de quelque grand crime!

ESCHENBACH.

La noblesse de ton âme ne les connais point; elle n'a point de part à l'action honteuse dont j'ai à parler; et tu sauras même, j'en suis sûr, faire tout ce qui dépendra de toi pour en détruire les effets. Je me hâte d'aller chercher et de produire devant votre tribunal, les

témoins qui doivent déchirer le voile qui a si long-tems fasciné vos yeux. J'espère être de retour demain, et j'agirai alors ouvertement et sans ménagement : sachez seulement avant tout ; que pour parvenir sûrement à la vérité, il est absolument nécessaire que le capitaine de l'union noire soit présent ici. Il s'est rendu hier au monastère de Saint-Bénoît, et il ne manquera pas de venir vous trouver sur votre invitation; mais ayez soin de ne rien lui dire de notre conversation avant mon retour, et sur-tout de lui cacher Clotilde : tout serait perdu, si ce scélérat consommé n'était point surpris, et avait le tems de trouver de nouvelles intrigues.

FARNSBOURG.

Tu seras obéi. Mon cœur frémi d'avance et conçoit de noirs pressentimens.

ESCHENBACH.

Consolez-vous, mon père, le lion

remportera demain une grande victoire sur un de ses plus dangereux ennemis. Adieu, Clotilde, nos maux aussi finiront tous demain.

Eschenbach partit. Le comte se disposait à confier Clotilde à la garde des dames pour pouvoir rêver ensuite aux circonstances de cette singulière aventure, quand il fut interrompu par Aldegonde, qui ayant vu partir Eschenbach, sans qu'il eût daigné lui parler, venait confier au vieillard le vif et profond chagrin dont elle était affectée.

FARNSBOURG.

Soyez sans inquiétude; Eschenbach revient demain, et il sera convaincu de toute votre innocence.

ALDEGONDE.

Quoi! il ne l'est pas encore? pourquoi tarder? pourquoi est-il parti sans me voir?

FARNSBOURG.

Les affaires les plus pressantes exigeaient sa présence ailleurs.

ALDEGONDE.

En est-il de plus importantes que celles de rendre justice à l'innocence..... Ah! je ne vois que trop que je ne suis plus aimée.... Mais quelle est cette dame dont les regards compatissans semblent prendre part à ma douleur........ Viens dans mes bras, bonne et sensible créature, viens me présenter une consolation que tout me refuse avec dureté!

CLOTILDE (*l'embrassant.*)

Soulager les infortunés est le seul plaisir auquel je suis encore sensible : si je pouvais vous rendre votre amant et le bonheur, j'adoucirais moi-même les cruels malheurs auxquels je suis en proie depuis si long-tems.

FARNSBOURG.

Permettez que j'interrompe une conversation qui ne s'accorde point avec mes devoirs : il faut, Aldegonde, que vous me laissiez seul avec cette dame qui a une affaire importante à me communiquer.

ALDEGONDE.

J'obéis en fille soumise, mais j'espère que mon père se souviendra de ce qu'il m'a promis. (*Elle se retire.*)

FARNSBOURG (*à Clotilde.*)

Si vous savez, comme je n'en doute pas, garder devant Aldegonde sur-tout, le secret qu'Eschenbach vous a confié ainsi qu'à moi, je ne vous priverai pas plus long-tems du plaisir de voir et d'embrasser d'anciennes amies dont je sais que votre absence n'a pu affaiblir les sentimens. Mais dites-moi, je vous

prie, par quel hasard, dévouée aux autels du seigneur, comme on l'a dit généralement, vous vous trouvez rendue maintenant au monde et à ses traverses?

CLOTILDE.

Le bruit de mon entrée dans la vie religieuse, n'était point fondé. Depuis le jour malheureux où je me suis séparée de vous, je n'ai pas joui d'un seul instant de bonheur ni de repos. Souvent, je l'avoue, j'ai été tenté de céder aux prières que me faisaient les religieuses, et de me consacrer au seigneur; mais mon vieux et sage confesseur sut toujours m'arrêter par toutes sortes de motifs, et m'exhorter à éprouver mieux une vocation, qui sans doute ne lui paraissait pas assez décidée.

FARNSBOURG.

Comment Eschenbach a-t-il découvert votre retraite? qui a pu décider les

religieuses à vous livrer entre ses mains ; et comment ose-t-il encore parler d'amour à sa sœur ?

CLOTILDE.

Il vous dévoilera demain tout ce mystère.

FARNSBOURG.

Je respecte votre secret, et j'attendrai qu'il me confie les siens. Suivez-moi maintenant chez vos anciennes amies, qui seront sûrement enchantées de vous voir.

Il ne se trompait point, car elles la reçurent toutes avec des transports de joie. Comme aucune d'elles n'avait eu connaissance du véritable motif de son prompt départ, on pense bien qu'elles l'accablèrent de questions : mais un signe que lui fit le comte, régla sa réponse en conséquence. Il exigea d'elles aussi qu'elles la feraient passer, auprès

d'Aldegonde, pour une compagne de leur jeunesse, et que pour ne pas l'exposer à la curiosité des autres habitans du château, elle resterait dans l'appartement des dames, sans paraître aux repas communs. Comme tout ce qui tenait à l'ordre du lion était accoutumé aux événemens mystérieux et à l'obéissance, on se soumit sans restriction à la volonté du comte.

Celui-ci se hâta ensuite d'inviter le capitaine de l'union noire à se rendre au château, et on reçut l'assurance qu'il viendrait le lendemain. Il fut précédé de quelques heures par Eschenbach, qui arriva accompagné de trois autres chevaliers et d'un vieux prêtre, qu'il conduisit aussitôt, et avec précaution, dans une des pièces les plus reculées du château : cela fait, il se rendit dans l'appartement du comte, où l'on eut soin aussi de mander Frédéric de Frobourg,

son successeur et son adjoint. Ils ne se séparèrent que quand le garde de la tour annonça l'arrivée du chef de l'union noire : mais celui-ci s'était à peine acquitté des complimens d'usage, qu'un courrier arrivé en toute hâte lui remit une dépêche qu'il parut lire avec beaucoup d'embarras et d'agitation. Il s'excusa sur une affaire très-pressée qui demandait incontinent sa présence en Franconie, et sans avoir l'air même d'écouter les vives instances de Farnsbourg, il prit congé de la compagnie et se disposait à partir.

FARNSBOURG.

Si tu te refuses aux instances de l'amitié, nous sommes forcés de te prévenir, que nous emploierons la force pour obtenir de toi une audience nécessaire aux intérêts de notre ordre.

LE CAPITAINE.

Vous ne parlez point sérieusement,

à moins que quelque nouveau revenant ne vous ait de rechef rempli la tête de visions; mais je vous déclare que je ne suis point d'humeur à les éclaircir. Si j'avais pu prévoir....

FRÉDÉRIC.

Tu ne serais point venu, je m'en doute bien. C'est de même aussi que pense le loup, qu'un pasteur vigilant surprend la nuit au milieu de son troupeau endormi.

LE CAPITAINE.

Trève de comparaisons ! Songez à la puissance de mon union qui vengera d'une manière terrible l'injure et la violence faites à son chef.

FRÉDÉRIC.

Au nom de la puissante et brave union qui méprise la menace du méchant, et qui cherche à dévoiler et à punir toute action honteuse, dussent mille épées se

tirer contre elle, je te somme de répondre aux questions que nous aurons à te faire. Plus de délais, et suis nous.

LE CAPITAINE.

Le premier qui mettra la main sur moi, tombera mort à mes pieds. (*Il met l'épée à la main.*)

Les chevaliers qui se tenaient près de la porte, et qui observaient ses moindres mouvemens, s'élancèrent sur lui et n'eurent point de peine à le désarmer lui et le chevalier qui lui avait apporté la dépêche.

LE CAPITAINE.

Cinquante contre deux, belle et grande action en vérité ! avec quelle gloire elle figurera dans vos annales, surtout si vous ajoutez, qu'elle a été commise contre votre allié et votre hôte.

FRÉDÉRIC.

Le lion généreux méprise les clameurs

du tigre vaincu. Viens rendre compte, tes actions te jugeront.

Ils le conduisirent dans la salle de l'union, où tous les chevaliers du quatrième grade et avec eux Eschenbach avec les quatre étrangers se trouvaient rassemblés. Farnsbourg monta sur le trône avec Frédéric, qu'il chargea en ce jour de faire pour lui les fonctions de juge.

FRÉDÉRIC.

Accusateur, montre-toi et parle!

ESCHENBACH. (*Il s'avance.*)

Je porte plainte contre l'injustice et la méchanceté, contre la ruse coupable et l'intrigue honteuse que le capitaine de l'union noire a exercées contre nous: il nous a cruellement trompés ; nous a rendus ses complices, et a souillé la pureté de notre réputation.

FRÉDÉRIC.

Cette accusation est la plus grave

de toutes, comment la prouveras-tu?

ESCHENBACH.

D'une manière sans replique. Vous vous souvenez tous encore de cette nuit désastreuse, où nous trouvâmes dans le monastère de Ste-Marie, le corps de la dame de Neubourg. Nous jurâmes de venger sa mort contre ses lâches meurtriers, et plût à Dieu que nous l'eussions exercée cette juste vengeance! les corps de vos malheureux frères d'armes n'engraisseraient point aujourd'hui les champs de la Palestine! Mais nous nous sommes laissés entraîner par la voix séduisante du calomniateur; nous avons adopté trop légèrement, pour notre malheur, les preuves prétendues dont il appuya son accusation. Mon cœur, je l'avoue, ne cessa de se revolter au récit des crimes dont on chargeait la mémoire de cette veuve infortunée; mais pouvais-je ré-

sister de même aux imputations d'un père, à l'assurance si positive qu'il me donna, que j'étais le frère de Clotilde ? Mais Dieu est juste, la vérité est dévoilée ; vos yeux si long-tems fascinés vont être dessillés. Scélérats sans foi et sans pudeur !... par où commencerai-je ? Le desir d'une juste vengeance égare toutes mes idées, ils ont cruellement abusé mon père ; et moi, son fils, ils me forcent de dévoiler l'aveu de ses fautes. Sachez-le : toute l'histoire qu'il vous raconta autrefois dans une de vos assemblées, toutes les lettres, toutes les preuves dont il l'appuya sont fausses et controuvées. L'union de la horde noire renferme dans son sein des hommes qui savent imiter toutes les écritures, et à qui aucun crime ne cause de remords, quand il peut les conduire à leur but. Prêt à paraître devant l'Eternel, et à rendre compte de ses actions, mon père

frémit du crime qui chargeait sa conscience ; mais le plus redoutable des sermens enchaînait sa langue, et de six prêtres que je fis successivement appeler auprès de lui, aucun ne se crut autorisé à l'en relever, ni à l'absoudre. Ce digne et respectable ecclésiastique que vous voyez ici parmi vous, fut le seul qui crût avoir le droit d'exercer à son égard les fonctions de juge et de consolateur.

LE PRÊTRE.

Notre premier devoir est de maintenir la justice, de défendre l'innocence et d'opposer une digue aux attaques du vice. Les sermens qu'on fait pour soutenir les intérêts du crime offensent l'éternel. J'ai dégagé le vieux Eschenbach des siens, et je crois avoir fait une action méritoire.

ESCHENBACH.

A la demande de mon père, je fis

venir ces trois chevaliers d'une probité généralement reconnue : ils devaient entendre ses aveux, et m'appuyer ensuite dans le témoignage que j'en rendrais : qu'ils me désavouent si je trahis la vérité.

« La comtesse de Neubourg, dit le vieillard mourant, était innocente de tous les crimes que ma langue mensongère a osé proférer contre elle : sa mort fut une injustice criante; et si tu veux te rendre digne de ma bénédiction, il faut que tu répares en parti le mal que j'ai fait, et que tu en fasses punir les auteurs. Peu de tems après la mort de mon épouse, qui perdit la vie en te donnant le jour, je fis connaissance avec Mathilde, alors fiancée du sire de Neubourg. Je n'appris cette circonstance qu'avec désespoir, car j'en étais devenu éperduement épris, dès ma première entrevue avec elle. Cependant il me fut impossible de prendre mon parti en re-

nonçant à elle, et je n'en devins que plus ardent à cultiver l'amitié de son père : je réussis à l'obtenir, et je trouvais par ce moyen mille occasions de la voir et de m'enflammer davantage. J'osai lui parler de mon amour et essayer de lui faire rompre les liens dans lesquels elle s'était engagée avec le sire de Neubourg, mais ma proposition fut reçue avec fierté, avec mépris même; et quand elle s'aperçut que loin de me décourager, mes instances n'en devenaient chaque jour que plus pressantes, elle jugea à-propos d'en avertir son père et son futur époux. Ce dernier eut avec moi une explication qui n'aboutit qu'à une scène de violence dont le résultat fut très-malheureux pour moi. Mon adversaire me porta un coup d'épée qui me fit tomber sans sentiment à ses pieds. Mes varlets me portèrent dans un monastère voisin dont les religieux

prirent le plus grand soin de moi. La première nouvelle que j'appris au moment que je sentis renaître mes forces, fut celle du mariage de Mathilde avec mon odieux rival : ma fureur et ma rage en devinrent extrêmes, je jurai de me venger; et c'est dans ces dispositions que je fûs accosté un jour par des chevaliers étrangers qui venaient d'arriver au monastère, et qui témoignèrent prendre un vif intérêt au chagrin dont je parais-sais accablé. Quand on est malheureux, on a besoin de confident : j'épanchai ma douleur dans leur sein; et ils me promirent consolation et vengeance, si je voulais me faire recevoir dans leur ordre. Ma funeste passion me fit tout accepter sans examen et sans balancer. Je les suivis dans le caveau souterrain de leur union; je frémis plus d'une fois à la vue des objets qu'on me présenta, mais il n'était plus tems de reculer, et

l'horrible, le redoutable serment fut prononcé. Mon fils, il te suffira de savoir que dans ce caveau se trouve une grotte spacieuse appelée la *caverne du sang* : chaque nouvel initié y est conduit, et il peut, s'il le veut, demander vengeance contre ses ennemis. Un chevalier dont toutes les armes sont couvertes d'une draperie noire, s'avance alors et demande les noms de ceux qu'on desire sacrifier. Dans l'accès de ma fureur et de la jalousie qui me tourmentait, j'osai exiger la mort du comte de Neubourg, de son épouse, et de celle de toute leur race mâle. Le redoutable chevalier inscrivit ma demande dans un grand livre noir; et il demanda alors à son tour, si l'exécution de cette vengeance devait être lente ou prompte ? Qu'ils meurent m'écriai-je, mais qu'ils boivent le calice à long traits, et que cette femme fière et superbe soit la dernière à payer

les chagrins cruels qu'elle m'a causés! On promit, et le livre fut clos après qu'on eut exigé de moi cependant, que pendant qu'on s'occuperait des moyens de me satisfaire, j'irais porter les armes contre les Sarrazins. Je partis, j'arrivai, mais ce fut pour être soumis à tous les malheurs, à toutes les misères qui peuvent affliger l'humanité. J'ai fait aux chevaliers de ton union le récit de tous mes maux, mais je leur en ai caché les plus affreux; je veux dire les remords de ma conscience et les tourmens d'une passion qui, loin de s'être éteinte, semblait avoir gagné de nouvelles forces pour augmenter mon supplice, et venger l'innocence que je lui avais sacrifiée. Je revins en Allemagne, et j'y arrivai pour apprendre que Neubourg avait péri avec ses fils, que les biens de son épouse étaient devenus la proie du monastère, et qu'elle avait trouvé de

l'appui et un asile dans le château de Frobourg. Croirais-tu, qu'après tant de crimes commis contre cette infortunée, j'osai concevoir encore l'espoir d'unir mon sort au sien? Mais au moment que je m'occupais des moyens d'y parvenir, un des chevaliers noirs se présenta chez moi avec un poignard sanglant, et, d'une voix terrible, il m'annonça que l'engagement de l'ordre était rempli, et que Mathilde était tombée sous ses coups. Il ne me laissa point le tems de donner des expressions à ma vive, à mon indicible douleur, et me menant sur-le-champ chez le chef de l'union qui m'attendait, je fus sommé, au nom de tous les trois fois unis, de prêter obéissance et soumission entière à leur volonté. Ils m'instruisirent ensuite de tous les événemens qui avaient eu lieu dans la famille de Neubourg depuis mon départ, de leur ren-

contre avec les chevaliers du lion ; et du danger qu'ils couraient de s'attirer la vengeance de cet ordre puissant, s'ils ne trouvaient un moyen d'inculper la dame de Neubourg. Après avoir exigé de moi que je m'opposerais à l'union de de mon fils avec Clotilde, ils m'exercèrent dans la manière d'arranger le récit honteux et trompeur que j'ai fait au milieu de vous, et ils me montrèrent les lettres supposées mais parfaitement imitées de Mathilde, que je devais produire pour appuyer ce tissu de calomnies. J'eus la faiblesse d'obéir, et je demandai pour unique récompense de cette coupable complaisance, qu'on m'envoyât de rechef porter dans les champs de la Palestine, les armes contre les Sarrazins. On me le permit, je vous accompagnai pendant que vous vous rendiez au monastère pour y opérer la délivrance de vos dames ; et pour sauver mon union,

je fis aux chevaliers de la vôtre le funeste récit de mes fausses aventures. Ton désespoir, mon fils, quand tu as appris; qu'il fallait renoncer au bonheur de posséder la fille de l'infortunée Mathilde, toucha vivement mon cœur, et un secret pressentiment qui s'y éleva et qui me disait que je pourrais peut-être un jour réparer une partie des maux dont j'étais la cause, m'engagea à mettre sous main des obstacles à la consommation du sacrifice de Clotilde; le prêtre, à qui je confessai mes fautes, exerçait les fonctions de son ministère dans le couvent de cette jeune personne: il promit de me seconder, et c'est à lui que je dois le bonheur de n'avoir point ajouté cette injustice à tant d'autres que j'ai commises. Prends la moitié de cette bague; en la présentant à la supérieure du monastère de Ste. Barbe, on te remettra Clotilde, que tu conduiras au

château du Lion, où j'exige que tu lui donnes ta foi. Je l'ai privée de tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, il est juste que je lui rende une partie de ces biens : malheur à toi, mon fils, si tu ne remplis pas les derniers vœux d'un père expirant ! Renonce à la Sicilienne, et obéis à des devoirs plus sacrés et plus anciens ». Je promis, et cette soumission de ma part le consola, et parut adoucir ses derniers instans. Il en profita pour me donner d'autres éclaircissemens plus directs sur les dangers de toute espèce, que notre union avait à craindre de la part de la sienne. « La réputation de justice sévère et d'intégrité dont vous jouissez, votre amour pour le bien, votre invincible bravoure, toutes les vertus enfin qui vous distinguent, ont allumé depuis long-tems les fureurs de leur jalousie ; et vos expéditions fréquentes pour réparer une partie des

maux, si communs dans ces tems d'anarchie, ne cessent de mettre des entraves aux succès de leurs projets sinistres et ténébreux. Ils ont formé le plan d'user vos forces, de vous affaiblir, de vous anéantir même, si leur intérêt l'exige. J'ignore jusqu'à quel point ils ont réussi jusqu'à présent dans leurs coupables intrigues ; mais plusieurs événemens que j'ai rapprochés, leurs menées sourdes, toutes les fois qu'il a été question de vous ; les rapports de nos chevaliers envoyés au-dehors pour épier vos actions et pour en empêcher les résultats, tout me prouve que vous ne sauriez prendre assez de précautions pour votre sûreté. Rien n'est sacré pour eux, quand il est question d'atteindre leur but. Souviens-toi, mon fils, des cinq malheureux que vous avez délivrés des cachots du monastère : c'est mon union qui avait eu la cruauté de les y jeter

pour punir quelques paroles indiscrètes. Hélas! les infortunés ne vivent plus sans doute! La protection surtout que vous accordez au jeune roi de Sicile sans les avoir consultés, a enflammé toute leur rage; ils ont juré de se venger, et vous succomberez, si vous ne prenez les mesures le splus promptes, les plus vigoureuses et les plus sages ». (*Aux trois chevaliers et au prêtre qui se tenaient à ses côtés.*) Vous avez entendu les dernières paroles de mon père expirant; vous êtes étrangers à nos querelles, parlez, ai-je dit la vérité?

LES ETRANGERS.

Oui, nous l'attestons sur notre honneur.

ESCHENBACH.

S'il en est ainsi, juges du juste lion, exercez votre jugement sur la tête du coupable.

FRÉDÉRIC (*au chef de l'unionnoire.*

Tu viens d'entendre cette terrible accusation : c'est la bouche d'un mourant qui l'a proférée ; qu'as-tu à répondre ? Nous sommes justes, nous permettons qu'on se justifie.

LE CAPITAINE DE L'UNION NOIRE.

Ma justification serait aisée, si ma haute dignité me permettait de reconnaître votre tribunal. Vous êtes mes alliés, à peine mes égaux, et vous oseriez me juger ?

FRÉDÉRIC.

Mais nous pouvons cependant en cette qualité d'alliés, nous attendre à quelques éclaircissemens ?

LE CAPITAINE.

Si vous le prenez sur ce ton, vous serez satisfaits. Apprenez donc que toute la confession prétendue de cet imbécile vieillard n'est qu'un tissu d'infâmes calomnies.

ESCHENBACH.

Téméraire, tu me payeras cette audace!

FRÉDÉRIC.

Qu'il dise ce qu'il voudra..... il nous a écoutés sans nous interrompre, il jouira du même droit; parlez, capitaine.

LE CAPITAINE.

Je repète ce que je viens d'avancer, ou pour mieux dire, je doute que le vieux Eschenbach dont la fidélité aux lois de notre ordre ne m'a jamais été suspecte et qui en connaissait trop bien lui-même la loyauté et les principes d'honneur, ait pu descendre jusqu'à une pareille calomnie. Chevalier, et vous qui osez apuyer son témoignage, je vous accuse ici ouvertement de mensonge et de forfaiture, et je suis prêt à soutenir mon dire en champ-clos.

ESCHENBACH.

J'accepte la provocation, mais en attendant, il nous faut des preuves.

LE CAPITAINE.

Chevaliers du juste lion, pardonnez si je suis forcé d'accuser de déloyauté l'un de vos frères; mais en éclairant votre ordre respectable sur quelques désordres qui peuvent s'y être glissés, je le mets à même de remédier au mal et de se défaire d'un membre qui le déshonore. Vous n'avez point oublié la violente passion d'Eschenbach pour Clotilde, et le vif chagrin dont il fut pénétré en apprenant qu'elle était sa sœur. Un premier amour jette des racines profondes; une étincelle suffit pour en rallumer le feu quand il a été étouffé, et si l'espérance de le satisfaire se présente, on ne manque point de s'y livrer avec ardeur. Tel a été aussi sans

doute le sort d'Eschenbach avec Clotilde : il a cru un instant pouvoir oublier ses premiers feux dans les bras de la sicilienne ; mais un mot de son père, un mot arraché par la faiblesse, par l'intérêt peut-être qu'il croyait devoir à une fille malheureuse, a suffi pour ranimer l'espérance coupable du fils. Pourriez-vous d'après cela avoir confiance dans les paroles d'un homme assez faible pour ouvrir son cœur aux impressions d'une passion si criminelle ?

ESCHENBACH.

Si je n'étais retenu par le respect, je punirais à l'instant même l'audacieuse calomnie.....

FRÉDÉRIC.

Elle retombe sur la tête de celui qui l'a forgée : sois donc sans crainte, et ayons la patience d'écouter jusqu'au bout.

LE CAPITAINE.

Je n'ai plus rien à dire pour le moment, et ce que j'ai dit doit suffire en attendant pour rendre mon accusateur au moins suspect. Quant aux autres preuves qui pourront servir à démêler ce tissu de méchancetés, elles seront l'ouvrage du tems : votre impétuosité m'en a trop peu laissé pour les rassembler.

FRÉDÉRIC.

Et ces trois témoins irréprochables ici présens?

LE CAPITAINE.

Irréprochables ! je les connais heureusement mieux que vous : Honegg, Wartenstein et Gattweil sont leurs noms. Dissipateurs de leurs biens, ravisseurs de celui d'autrui, ils ont éprouvé plus d'une fois la sévérité de notre

justice, et le sentiment d'une lâche vengeance les anime sans doute aujourd'hui. Votre opinion sur leur compte sera établie quand vous saurez qu'ils ont été les partisans les plus déclarés et les compagnons d'armes des brigands de Friedau et de Dornegg. Tous les chevaliers de mon ordre attesteront ces faits; désignez vous-mêmes ceux qui doivent les appuyer par leur témoignage; j'ignorerai leur nom, j'attendrai ici le résultat de cet examen, et s'il en est un seul qui me démente, je suis prêt à passer condamnation.

LES CHEVALIERS.

Odieuse, inconcevable témérité!

LE PRETRE.

Et moi aussi, j'ai entendu la voix du mourant, et j'atteste que, dans tous ses points, le récit d'Eschenbach est conforme à la vérité.

LE CAPITAINE.

Homme sans pudeur et sans foi, il est tems que je démasque tes crimes qui n'étaient couverts jusqu'à présent que par une générosité dont tu n'as cessé d'abuser. Sachez donc que ce misérable, autrefois l'un des supérieurs du monastère de Saint-Jean et membre de notre union, avait conçu le coupable dessein de parvenir à tout prix au gouvernement de son ordre, et que, dans un accès de sa criminelle ambition, il a empoisonné son abbé. L'horrible forfait fut découvert, porté à notre tribunal, qui, je l'avoue, l'a puni avec trop d'indulgence; car, le coupable, banni de toute société humaine, ne fut que relégué pour le reste de ses jours dans une solitude, et il ose maintenant..... ô comble de l'horreur ! Hâtez-vous de me faire sortir d'ici; tous mes sens se révoltent à la

vue d'un lieu où des assassins et des brigands peuvent impunément accuser l'honneur et la bonne-foi.

LE PRÊTRE.

Quel monstre ! Juste ciel, tu connais mon innocence, tu sauras la mettre au jour et la venger !

FRÉDÉRIC.

Nous acceptons votre proposition, les témoins seront pris dans votre ordre, mais en attendant, les accusateurs et les accusés trouveront bon que nous les gardions à vue.

LE CAPITAINE.

J'y consens.

ESCHENBACH.

Et nous de même. Hâtez-vous seulement, afin que le crime ne triomphe pas plus long-tems.

LE CAPITAINE.

Ma confiance dans la justice de ma cause est telle, que je permets même à Eschenbach de désigner ces témoins dont on a besoin.

ESCHENBACH (*réfléchissant.*)

Tu as tort de montrer tant de générosité, car elle te rend suspect; je me défie à bon droit d'une si grande sécurité au milieu de crimes qui ont tant d'évidence à mes yeux. Cependant, comme j'ai des raisons d'estimer plusieurs membres de ton union, j'espère que la sagesse ordinaire de notre chef saura bien discerner et choisir ceux qui nous conviennent.

FRÉDÉRIC.

Je me flatte que tu n'auras point à te plaindre de ce choix. (*Au capitaine*) Une seule demande me reste à vous

faire : le chevalier qui est à vos côtés vous a remis une depêche dont le contenu vous a jeté dans une si grande confusion, qu'en la lisant vous avez plusieurs fois changé de couleur. Vous avez voulu partir immédiatement après l'avoir lue, et ce n'est qu'en employant une espèce de violence que nous avons pu vous retenir. Que contenait cet écrit si mystérieux ? Ne vous a-t-il point donné un avis tardif sur ce qui vous attendait ici ? Ne vouliez-vous point par une prompte fuite vous dérober à notre justice ? Montrez-nous-le, si vous n'avez point de reproches à vous faire.

LE CAPITAINE.

Cet écrit renferme des secrets relatifs à notre ordre, et par conséquent aucun étranger ne les doit connaître.

FRÉDÉRIC.

Je vous promets le plus inviolable silence.

LE CAPITAINE (*souriant.*)

Je le garderai bien mieux que vous.

ESCHENBACH (*Se précipite sur lui et lui arrache l'écrit qu'il avait caché sous sa ceinture.*)

A quoi bon tant de discours ? Voici la lettre, elle nous dévoilera toute la vérité.

LE CAPITAINE (*furieux.*)

Si vous en lisez un seul mot, une guerre sanglante, une guerre à mort s'élèvera entre vous et nous (*quelques chevaliers du lion tirent leurs épées*).

FRÉDÉRIC.

Qui vous appelle au combat ? Rengainez, je vous l'ordonne (*Il lit*). Ah, l'innocence triomphe ! en voici les preuves, écoutez : « Au nom des trois fois trois unis, nous vous mandons, dans la plus grande hâte, que le vieux Eschenbach, avant d'expirer, a lâchement trahi

les intérêts de notre ordre. Un prêtre imbécile l'a relevé de ses sermens, et il a donné connaissance à son fils, en présence de témoins, de tout ce que nous avons exigé de lui autrefois, pour surprendre les chevaliers du lion. C'est à votre sagesse et à votre prudence qu'il appartient de détourner l'orage qui nous menace, et nous attendons vos ordres. Il est question de vous attirer dans le château de Farnsbourg, et de vous y interroger. Nous ne croyons pas qu'il soit déjà tems de tirer l'épée ; il faut donc continuer d'avoir recours à l'adresse. Les chevaliers Honegg, Wartenstein et Gattweil, appuyés par l'hermite Tobie, déposeront contre vous. Rendez leur témoignage suspect, en leur imputant des crimes probables, et appelez-en à notre témoignage. Nos espions nous instruiront de ces imputations, et nous nous réglerons en con-

séquence; mais si, pour comble de bonheur, vous pouvez gagner un seul jour de répit, nous trouverons bien les moyens de nous débarrasser de ces importuns, et de leur imposer un silence éternel ».

FRÉDÉRIC (*au capitaine.*)

Eh bien, qu'avez-vous à opposer à cette terrible preuve?

LE CAPITAINE (*avec émotion.*)

Rien qu'un aveu complet et sincère. Ne m'accablez point par un jugement trop sévère : je suis, à la vérité, le chef de mon union; mais subordonné néanmoins aux décisions de nos élus, je suis obligé souvent de me livrer, sans examen, aux actions qu'on me prescrit. Le bien-être, l'honneur, la gloire de l'union, sont les seuls mobiles de nos actions. Chaque moyen devient permis, pourvu qu'il mène droit au but. C'est

d'après cette mesure qu'il faut me juger, si vous voulez le faire avec équité.

LE VIEUX COMTE DE FARNSBOURG.

Ah, cruel ami, tu as mortellement blessé mon cœur; tu m'as convaincu, au bord de ma fosse, que mon cœur faible et crédule a servi de jouet aux méchans, et qu'ils en ont disposé à leur gré.

LE CAPITAINE.

J'obéirai à mon devoir et à la voix de ma conscience; je réparerai, s'il m'est possible, tous les maux que j'ai causés. Convoquez tous vos frères dans cette salle : c'est en leur présence que je ferai un aveu sincère de tout ce que votre union peut avoir à reprocher à la mienne. Mais sachez commander à votre courroux, à votre vengeance; soyez généreux, et songez aussi que la vie et la sûreté de chacun d'entre nous, deviennent l'affaire de tous.

FRÉDÉRIC.

L'équitable lion n'a pas soif de sang. Le repentir et un aveu sincère l'ont déjà plus d'une fois désarmé. Nous allons juger de vos sentimens, et voir quel degré de confiance ils peuvent nous inspirer (*Il appelle par le son de la cloche tous les chevaliers : ils paraissent et se rangent dans l'ordre accoutumé*).

FRÉDERIC (*au capitaine.*)

Vous êtes obéi; ils sont prêts, parlez.

LE CAPITAINE (*s'avance au milieu du cercle, et jette un œil de complaisance sur la troupe des chevaliers.*)

Je vous rends grâces, je vous remercie de tout mon cœur; que serais-je devenu, si ma prudence n'avait point prévu le coup, et si je n'avais point préparé les moyens de le détourner? (*avec force et dignité*) Eli, Eli, Lamma Sabacthani ?

A peine le capitaine eut-il prononcé ces paroles mystérieuses, que la plupart des chevaliers du lion tirèrent leurs épées, en frappèrent leurs boucliers, dont ils couvrirent le capitaine des noirs, en signe de protection, et l'on en vit même plusieurs quitter les marches du trône, dont la garde leur était confiée, et se mêler parmi la troupe rebelle. Leur nombre se montait à plus de quatre cents hommes, et cinquante environ seulement, fidèles à leurs devoirs, restèrent pour la défense de leur chef.

FRÉDÉRIC (*s'élançant avec promptitude.*)

Que signifie cette défection ? Chevaliers du lion ! frères perfides ! quel est votre dessein ?

LE VIEUX FARNSBOURG.

Dieu tout puissant, frappe-moi de ta foudre ! que mes derniers regards ne

s'arrêtent point sur cette scène d'horreur ! vos sermens, misérables !

LE CAPITAINE DES NOIRS.

Ils les gardent, ils remplissent leurs devoirs comme ils le doivent. J'ai donné le signal, ils ont obéi. Faible vieillard, téméraire, audacieux jeune homme, je vous tiens enfin ! Vos vues croisaient les nôtres : point de milieu ; nous avions juré votre perte ou votre réunion à nous. Mais cette réunion devenait impossible ; car indépendamment de la différence de nos principes, vous consommiez en longues épreuves le tems que nous employions pour agir. Nos élus se sont donc proposé un autre but, et nous l'avons atteint avec promptitude. L'élite de vos guerriers a péri dans les champs de la Palestine, où nous les avions envoyés ; et quand nous vîmes les efforts que vous fîtes pour réparer

cette perte, nous vous avons détaché des chevaliers de notre union pour les remplacer. C'est par eux que vous me voyez maintenant environné, protégé et couvert. Les autres, en grand nombre, combattent dans la Hesse aux côtés du roi de Sicile; et comme cette expédition aussi est contraire à nos projets, vous pensez bien que les choses sont arrangées de manière à ce que peu de vos chevaliers revoyent les murs de ce château. Je vous avoue au reste, que le parjure du vieux Eschenbach à dévoilé trop tôt une partie de nos vues. Tout n'est pas encore mûr pour le succès; écoutez-donc ce que j'ai à vous proposer: votre vie est entre mes mains, tous vos efforts pour soutenir le trône chancelant du lion seraient inutiles; si vous voulez me le céder de bonne grâce et vous retirer paisiblement dans vos châteaux, vous êtes libres: sinon, vous

allez tomber sous nos coups, malgré votre intrépidité que j'honore, mais qui deviendrait témérité en cette occasion.

LE CAPITAINE DU LION.

Non, je ne quitterai point l'enfant chéri, l'enfant confié à mes soins, je le sauverai, ou je mourrai avec lui.

FRÉDÉRIC ET LES AUTRES CHEVALIERS FIDELLES

Nous défendrons notre père, nous mourrons pour lui, pour la gloire de notre ordre, pour nos sermens; périssent les traîtres qui les ont violés!

LE CAPITAINE DES NOIRS.

Eh bien, je vous le déclare, vous périrez tous jusqu'au dernier, si vous osez faire la moindre résistance, si oubliant ce que vous devez à vos intérêts, à vos épouses, à vos enfans, vous com-

mettez la folie d'engager ce téméraire et inégal combat.

FRÉDÉRIC. (*Il arrache le bouclier d'un chevalier placé à côté de lui, et en couvre le vieux Farnsbourg.*)

Marchons et faisons nous jour à travers ces perfides !

Le combat s'engagea, il fut terrible; mais, venus sans armures et munis de leurs seules épées, il était impossible que ces braves et fidèles chevaliers pussent résister long-tems à des forcenés armés de pied-en-cap et dont tous les coups dirigés par la fureur portaient une mort inévitable. Mon cœur se serre en terminant cet horrible tableau : ces hommes intrépides, ces héros que le fer du Sarrazin avait épargnés, n'existent plus : ils sont tombés avec leur respectable chef, les trois chevaliers qui avaient servi de témoins, le vieux solitaire, tout a péri, et le crime triomphe.

Le chef des noirs ensuite, transporté d'une joie barbare à la vue de cette honteuse et sanglante victoire, après avoir exalté le courage, la fidélité de ses complices, et leur avoir promis au nom de l'ordre, que chacun d'eux en particulier aurait le droit de prétendre à une récompense éclatante, délibère sur la manière d'anéantir toutes les traces du meurtre affreux qu'on venait de commettre. On convint de jeter tous ces cadavres dans le vaste et profond abîme qui servait d'épreuve aux aspirans à l'ordre du lion, et, cette opération consommée, on lava avec soin toute la salle que le sang des infortunés avait entièrement souillée. Les varlets du château avaient été écartés avec précaution, et, comme on en agissait ordinairement de même pour les expéditions secrètes des chevaliers, rien n'alarma la prudence de ces fidèles serviteurs; ils eurent soin

aussi de s'écarter du chemin des meurtriers, quand ceux-ci, après avoir sellé et bridé leurs chevaux, sortirent en troupe du château de Farnsbourg. Un morne et lugubre silence y régna ensuite : les varlets se perdaient en conjectures sur les motifs de ce départ si précipité, si général ; et les dames sur-tout ne voyant personne à l'heure du repas, ne revenaient point de leur surprise. Pleines d'inquiétudes et de défiances, elles firent interroger le vieux comte de Frobourg qui se promenait rêveur dans l'avant-cour du château, mais tout ce qu'elles purent recueillir, fut que les chevaliers, sans en excepter leur chef Farnsbourg, étaient sortis en toute hâte et avaient pris le chemin de la Franconie. Une nouvelle si inattendue, si contraire à l'usage des chevaliers, qui ne s'éloignaient jamais sans prendre congé de leurs épouses, remplit leurs

cœurs des plus vives alarmes; et elles en délibéraient avec le vieux comte, aussi affligé qu'elles, quand on leur annonça l'arrivée de quelques chevaliers du lion. Elles se précipitèrent à leur rencontre.

L'UN DES CHEVALIERS.

Notre chef nous envoie ici pour calmer vos inquiétudes. Une affaire pressante dont dépend le salut de l'ordre, celui de tout l'empire peut-être, a obligé nos frères de partir sans le moindre délai. Il est probable que leur absence sera longue, mais aucun danger ne les menace, et ils vous en donnent par nous l'assurance la plus solennelle. Si pendant cet intervalle, il arrivait des nouvelles du roi Frédéric, vous êtes priées de les faire parvenir au monastère voisin, où quelques chevaliers des réunis seront toujours prêts à les recevoir et à les faire passer à notre chef.

FARNSBOURG.

Je ne suis point membre de votre union, mais il me semble que ma qualité de son bon et fidèle allié me donnait le droit de prétendre à quelque avis préliminaire sur une expédition aussi importante que vous représentez celle-ci : cependant, je connais Farnsbourg, et je veux bien suspendre mon jugement : (*il conduit le chevalier vers le balcon*), n'avez-vous rien de particulier à m'apprendre ?

LE CHEVALIER.

Non, mais j'ai l'ordre de répondre franchement à toutes les questions que vous jugerez à propos de me faire.

FROBOURG.

Le capitaine des frères noirs est-il de votre expédition ?

LE CHEVALIER.

Il est sorti avec nous, mais après une vive et loyale accolade, il a pris congé sur la bruyère et a pris le chemin de l'Helvétie.

FROBOURG.

Quelle a été l'issue de l'accusation qu'Eschenbach a intentée contre lui? Comment s'est-il justifié?

LE CHEVALIER.

Vous a-t-on instruit de cette affaire, ou ne l'avez-vous apprise que par ouï-dire?

FROBOURG.

Je sais tout, Farnsbourg n'avait point de secrets pour moi, vous pouvez parler sans crainte.

LE CHEVALIER.

Je le ferais sans balancer, si mes con-

naissances à cet égard, étaient aussi précises, que ma confiance en vous est grande. Tout ce que je puis vous certifier, c'est que d'après la tenue d'un très-long conseil, tous les chevaliers furent mandés dans la grande salle, et que nous y vîmes Eschenbach et le capitaine des noirs s'embrasser avec la plus grande cordialité. C'est immédiatement après avoir été témoins de cette réconciliation, que nous fûmes obligés de partir, mais vous savez que ce n'est point aux chevaliers de mon grade, que l'on révèle le secret des grandes expéditions.

FROBOURG.

L'événement est extraordinaire, il est inconcevable pour moi...... où avez-quitté Farnsbourg et vos chevaliers?

LE CHEVALIER.

Au milieu de la grande forêt, près de

la grotte de l'hermite dans laquelle les chevaliers du quatrième grade tenaient justement conseil. Au moment que nous allions nous mettre en route, pour obéir à l'ordre qu'on nous donnait de nous rendre ici, votre fils Henri nous cria d'être de retour avant la nuit, parce que toute la troupe devait se mettre en marche à cette époque. Pour mettre fin à toutes vos incertitudes, sire chevalier, vous feriez bien de nous y accompagner, car aussi bien, notre capitaine seul pourra vous donner les renseignemens que vous desirez et qui me paraissent nécessaires à votre repos.

FROBOURG.

L'avis est bon, et je le suivrai, car je ne sais quelle angoisse presse mon cœur, mais prenez place d'abord à cette table, et nous nous mettrons ensuite en marche sans tarder.

La gaité des nouveaux convives, leur air ouvert et dégagé, avaient chassé toutes les défiances et auraient calmé sans doute les inquiétudes des dames, si dans ce moment même, Frobourg ne leur avait déclaré, qu'il leur paraissait nécessaire d'accompagner les chevaliers pour obtenir du chef de l'ordre les éclaircissemens dont on avait besoin dans la conjoncture actuelle. Elles le conjurèrent en vain de leur permettre de le suivre; Clotilde et Aldegonde sur-tout, dont le sort n'était point encore décidé, employèrent sur l'esprit du vieillard tout le crédit que pouvaient leur donner et son amitié distinguée pour elles et l'intérêt particulier que leur position était si propre à inspirer, mais le comte déjà instruit par l'expérience, du caractère entreprénant des dames se borna à les rassurer, et demeurant inflexible dans sa résolution, il partit avec les chevaliers.

A peine furent-ils dans la forêt, que ces barbares se jettèrent sur lui, l'assassinèrent et précipitèrent son cadavre dans un des plus profonds ravins de la forêt.... Sa mort à la vérité, n'avait point été résolue dans les conseils ténébreux de l'union des noirs, mais quand les chevaliers députés au château de Farnsbourg furent convaincus que le bon vieillard était instruit de toutes les circonstances de l'accusation intentée par Eschenbach, ils craignirent pour les suites de cette découverte, et n'écoutant plus que les intérêts de leur ordre, ils crurent pouvoir en prévenir les décisions et sacrifier Frobourg à sa sûreté. Ils ne se trompèrent point en prenant cette lâche et odieuse précaution, car dès que leur chef en apprit le résultat, il loua leur zèle, leur dévouement pour l'ordre et crut désormais n'avoir plus

rien à craindre pour les suites de toutes ses criminelles manœuvres. Cependant, pour mieux enlaçer encore ses victimes, il manda un de ses satellites, le plus expert dans l'art de contrefaire les écritures, et lui montrant une lettre de Frédéric, qu'il avait soigneusement conservée, il lui ordonna d'en imiter les caractères, et de rédiger sous sa dicté l'écrit suivant, qu'il envoya ensuite à Claire par de nouveaux députés couverts de l'armure du lion : « — Chère épouse! mes sermens et mes devoirs m'ont arraché de tes côtés, au moment que je m'y attendais le moins, et cette cruelle séparation m'a été d'autant plus sensible, qu'il nous a été sévèrement défendu de prévenir qui que ce soit sur l'expédition que nous avons en vue. La paix de l'empire en dépend, et puisqu'elle doit consolider notre propre félicité, j'espère que vous supporterez toutes, sans

murmurer, notre absence, quelle que longue qu'elle puisse être. Henri et Louis saluent leurs épouses, et nos pères vous envoient leurs bénédictions ; car ils nous accompagnent, et c'est assez vous prouver qu'il n'y a point de dangers à courir. Vous aurez de nos nouvelles par tous les couriers qui seront détachés pour le château du lion. Ce qui m'afflige le plus, c'est la nécessité où je suis de vous annoncer que Clotilde est réellement la sœur d'Eschenbach, que celui-ci, mortellement peiné, a juré de terminer sa vie dans une solitude, et que Clotilde de son côté fera bien de regagner son monastère ; et qu'il ne reste d'autre parti à prendre pour Aldegonde, que de retourner dans sa patrie. Adieu, ma chère Claire, le plus tendre et le plus fidèle des époux te presse sur son cœur. »

Cette lettre produisit l'effet qu'on en

attendait : si elle ne consola pas entièrement les dames, elle servit au moins à les rassurer. Quant à Aldegonde, elle gémit sans doute de l'injustice d'Eschenbach à son égard ; mais déployant dans cette occasion toute la fermeté de son caractère, elle prit son parti sans balancer. Après avoir fait les plus tendres adieux aux dames du château de Farnsbourg, elle se mit en route pour l'Italie, sous la conduite d'un vieux prêtre qui l'avait suivie depuis Jérusalem jusqu'en Allemagne. Cet homme était membre de l'union des noirs; mais, ainsi que plusieurs autres de ses collégues, dont on se servait sans leur faire des confidences, il n'avait jamais été initié aux secrets de l'ordre. Recruté en Palestine par l'un des frères, qui tous en avaient le droit, à peine était-il connu des chefs : sa droiture, la franchise de son caractère, sa piété douce

et pleine de charité étaient des titres plus que suffisans pour l'exclure de l'intimité de ces ambitieux criminels, auxquels il était bien loin de supposer les vues qui dirigeaient leurs démarches.

Le sort de l'infortunée Clotilde était bien plus digne de pitié : obligée pour la seconde fois de combattre une passion qu'elle avait été prête à vaincre, quand Eschenbach vint lui donner de nouvelles espérances, elle ne trouva plus d'autre ressource, que dans une retraite absolue. Dès sa rentrée dans le monastère, elle prit le voile et consacra le reste de ses jours au Seigneur. Pendant cet intervalle, de nouveaux messages et de nouvelles lettres contrefaites venaient adoucir les chagrins des autres dames et nourir leurs espérances : nous allons les quitter un instant, pour nous occuper de l'expédition qui avait conduit le roi Frédéric à Mayence.

de son dévouement, et de le prier de vouloir bien commencer son expédition par couvrir ses états, que le landgrave ravageait avec autant de cruauté que de fureur. S'apercevant ensuite que Busmanshausen et Hoftellan étaient membres de l'ordre du lion, il fit l'éloge le plus pompeux du mérite de cette union, des services signalés qu'elle avait rendu à l'église et à l'empire, en ajoutant cependant qu'il regrettait vivement que des chevaliers si pleins de bravoure et de vertus, se fussent unis si intimement depuis quelque tems, à un ordre qu'il avait eu l'occasion de voir de près, et dont la conduite était bien loin de mériter le même éloge. Il les exhorta fortement de faire attention à cet avis, d'observer scrupuleusement toutes les démarches des noirs et de ne jamais les perdre de vue, s'ils ne voulaient s'exposer à devenir tôt ou tard les victimes de leurs

manœuvres ténébreuses, que personne ne connaissait mieux que lui. Il promit de son côté de les surveiller exactement, et de rendre compte de toutes les découvertes que sa position, son état et le crédit dont il jouissait le mettaient dans le cas de faire à cet égard. Après ces protestations mutuelles d'amitié et de confiance, on se sépara avec une satisfaction égale des deux côtés.

Pendant cet intervalle, la petite armée du roi s'était considérablement augmentée sous les murs de Mayence, par les renforts que la noblesse de Franconie, du Haut et du Bas-Rhin, ne cessait de lui envoyer. Il se vit bientôt à la tête de cinq mille cavaliers d'élite et de six mille hommes de pied, avec lesquels il marcha pour couvrir le pays de Cologne, dès que ses députés l'eurent informé des intentions et des desirs de l'archevêque. A l'approche d'un secours aussi formi-

dable, les Hessois surpris et effrayés se retirèrent à grande journées, mais le roi Frédéric leur coupa le chemin par une manœuvre savante, les força de s'arrêter, d'accepter la bataille, et les défit complètement. Le Landgrave, abandonné des siens, fut obligé d'accepter la loi du vainqueur, qui eut la générosité de ne point abuser de sa fortune. Il paya à l'archevêque les frais de la guerre, lui rendit sa nièce (1); se réconcilia sincèrement avec sa vertueuse épouse, et devint dès cet instant l'un des plus zélés partisans du roi Frédéric : cet exemple fût suivi par l'archevêque, qui renonça publiquement à son alliance avec Otton, et

(1) Cette même nièce inspira depuis une violente passion à Frédéric. On la vit paraître à sa cour, quelques années après cet événement, et elle y donna le jour à Enzius, célèbre par la beauté et les grâces de sa figure.

Note de l'éditeur.

se rangea hautement du côté de son généreux défenseur.

La défection de trois princes aussi puissans alarma vivement Otton ; il renonça à ses avantages dans la Pouille, quitta l'Italie et se rendit précipitamment en Allemagne où il trouva la face des affaires entièrement changée. Les princes de l'empire avaient convoqué une diète à Bamberg ; et le roi de Bohême, appuyé par le Landgrave de Thuringe, annonçait hautement la résolution où il était de porter le fils de Henri sur le trône impérial.

Otton rassemblait et renforçait, vers Brisach, l'armée avec laquelle il avait passé les monts ; mais Frédéric pour ne pas lui laisser le tems d'opérer une diversion, ou même une défection parmi ses alliés encore nouveaux et chancelans, résolut de l'attaquer sans délai. Ses forces étaient imposantes ; les Hessois

les armes pour l'archevêque de Cologne, parce qu'il voyait en lui le plus zélé des partisans d'Otton, et servir sa cause, c'était nuire à celle de Frédéric. Il fut d'avis cependant, qu'on prévînt l'ennemi du landgrave des intentions du roi et de l'esprit de justice qui dirigeait sa conduite, parce qu'il se flattait que cette générosité produirait un bon esprit, et le ramenerait lui-même à des sentimens plus justes à l'égard de ce jeune prince. Celui-ci se détermina par conséquent à lui envoyer deux chefs de troupe, les chevaliers du lion Busmanshausen et Hofstellan, qu'il chargea de lui faire part de la résolution qu'il avait prise de marcher à son secours. Ils le trouvèrent réduit à la plus cruelle extrémité, par la dispersion totale de ses troupes que le landgrave venait de battre dans une affaire décisive. Rien ne peut peindre la surprise et la joie dont l'archevêque

et les Colonois, maintenant réunis pour le servir, marchaient en paix à ses côtés et ne disputaient plus entr'eux que de zèle et d'ardeur. Dans ce moment décisif, le roi écrivit au comte de Farnsbourg, pour le prier de lui envoyer tout ce qu'il pouvait avoir de chevaliers disponibles ; mais qu'elle fut sa surprise, et celle de tous les membres du quatrième degré auxquels on avait l'habitude de confier toutes les expéditions secrètes, quand ils apprirent que le château était désert depuis une lune, et que tout en était sorti avec le plus grand mystère : plusieurs lettres qu'ils avaient reçues, de leur chef et de leurs amis pendant cet intervalle, et qui toutes gardaient le silence sur ce singulier événement, étaient plus propres à augmenter leurs incertitudes qu'à les dissiper.

On était alors en présence de l'armée d'Otton, campée près d'Ueberlingen,

quand Busmanshausen et Hofstellan, envoyés par le roi pour reconnaître la force de l'ennemi, revinrent, la douleur dans le cœur et avec toutes les marques du désespoir et de la honte sur le front, lui annoncer, que cachés dans les environs du camp ennemi, ils avaient vu arriver plus de cinq cents chevaliers du lion avec la bannière de l'ordre, et se ranger sous les drapeaux d'Otton, aux cris redoublés de vive le lion, vive Otton! « Ils avaient cru reconnaître, ajoutèrent-ils, Frédéric de Frobourg, leur nouveau chef, à son armure et au moment qu'il montrait un vif empressement à rendre hommage au Saxon. » Le premier mouvement du roi à ce récit, fut de croire que c'était une nouvelle éprouve à laquelle on voulait soumettre ses sentimens à l'égard de l'ordre du lion; mais la fermeté et la sincérité des protestations des deux chevaliers, ne lui

laissant bientôt plus de doutes à ce sujet, il se restreignit à penser que leurs yeux les avaient trompés, et comme la journée était trop avancée pour parvenir à la source de cette odieuse vérité, il les remit au lendemain, dans le dessein de faire tout ce que la prudence lui permettrait pour découvrir par lui-même jusqu'à quel point il pouvait accorder sa confiance à ce singulier événement.

Les bons chevaliers, de leur côté, se retirèrent dans leurs tentes, livrés aux plus cruelles réflexions sur une aventure qu'ils ne pouvaient malheureusement point révoquer en doute, mais qu'aucune sagacité humaine ne pouvait expliquer. Dès la pointe du jour suivant, un de leurs varlets vint leur amener le chevalier Wellberg, membre comme eux du quatrième degré et qui demandait à leur parler. Pleins de joie et d'espoir, sur ce qu'il pouvait avoir à leur annon-

cer, Busmanshausen et Hofstellan coururent à sa rencontre, et se disposèrent à lui donner l'accolade fraternelle.

LE CHEVALIER WELLBERG (*les repoussant d'un air sombre.*)

Ce n'est point votre ami, c'est votre juge qui se présente. L'union a appris avec autant d'indignation que d'étonnement, que vous usez arbitrairement du pouvoir qu'elle vous a confié, que vous égarez vos frères, et que vous portez les armes pour une cause qui n'est plus la sienne. Il était de votre devoir de punir le landgrave, de protéger l'archevêque, vous l'avez rempli; vous deviez vous retirer, ou demander de nouveaux ordres; pourquoi ne l'avez-vous point fait? Je suis venu pour vous le demander, je suis ici pour vous interroger.

BUSMANSHAUSEN.

Vous oubliez que l'union nous a cr-

donné aussi de secourir et de protéger notre auguste allié, qu'elle lui a conféré le droit de nous commander, et que nous sommes ici pour lui obéir.

WELLBERG.

Oui, mais pouvait-elle prévoir que cet ambitieux jeune homme abuserait ainsi de la puissance qu'on lui a confiée ? elle devait servir à décider insensiblement les états de l'empire en sa faveur, mais non à couvrir l'Allemagne de sang et de carnage. Aucun prince ne lui en a encore offert la couronne : de quel droit ose-t-il la disputer à Otton ? Où est la diète convoquée pour soutenir ses prétentions ? Je vous l'annonce, l'union punira sévèrement votre indiscrétion et votre audace.

BUSMANSHAUSEN.

Avant qu'Otton montât sur le trône

de l'empire, tous les princes avaient nommé le jeune Frédéric pour leur roi et leur futur empereur. Depuis, un ban solennel est venu frapper Otton et n'a fait que consolider les justes droits de son rival.

WELLBERG.

Quand l'ordre du lion commande, tout raisonnement devient un crime : notre première vertu est celle de l'obéissance.

HOFSTELLAN.

L'ordre du lion n'a point deux langages : au reste, c'est au roi et non pas à nous, qu'il faut faire part des ordres dont vous pouvez être chargé.

WELLBERG.

C'est à vous et non pas à lui qu'on m'a adressé. Il a faussé la foi jurée à l'ordre, je ne le connais plus ; son nom est rayé du livre des vivans : voyez-vous

cet écrit? connaissez-vous, honorez-vous encore le sceau de l'ordre?

BUSMANSHAUSEN.

Nous l'honorons.

WELLBERG.

Le chef vous ordonne d'assembler ce soir tous vos frères et de leur faire part de cet écrit dans toute son étendue: obéirez-vous?

BUSMANSHAUSEN.

Oui.

WELLBERG.

Ce n'est qu'à cette condition que vous obtiendrez le pardon de votre faute.

BUSMANSHAUSEN.

Je n'ai plus qu'une demande à vous faire: où est notre chef? où se trouvent nos autres frères?

WELLBERG.

Cet écrit vous l'apprendra, hâtez-vous de convoquer l'assemblée.

Les deux chevaliers pleins d'étonnement et hors d'état de s'expliquer la cause de ce singulier incident, s'empressèrent d'assembler les anciens des quatre degrés, et Hofstellan s'avançant au milieu d'eux, fit la lecture suivante : « — Honorables chevaliers du juste lion! vos chefs ont outrepassé leur pouvoir, vous portez les armes pour une cause que nous désapprouvons souverainement. Demandez-leur compte de nos motifs, car nous les en avons instruits par notre député. Nous voulons bien cependant oublier le passé, si vous vous soumettez promptement et sans réserve à ce que nous avons le droit d'exiger de votre obéissance. De tout tems la première qualité du lion fut de voler au secours

de l'opprimé, et c'est ce qui nous engage à protéger Otton contre le téméraire et ambitieux roi de Sicile. Ne nous interrogez point sur les motifs qui nous déterminent à cette démarche! Qu'il vous suffise de savoir que l'audacieux jeune homme a cessé d'être un membre de notre union, qu'il s'en est rendu indigne et qu'il mérite la punition à laquelle nous l'avons condamné. Si vous respectez vos sermens et la gloire de l'ordre, quittez ce soir son armée et venez renforcer la nôtre. Nous vous attendons sur la rive opposée du fleuve qui nous sépare, et nous vous recevrons comme des amis, comme des frères. Demain, à la pointe du jour, nous nous mettrons en marche, et, ainsi réunis, nous tomberons de concert sur l'audacieux. Malheur à celui qui, rebelle à nos ordres, sera trouvé combattant sous ses drapeaux! Partez en troupes séparées, pour

mieux tromper l'ennemi : nous savons que nos chevaliers sont de garde aujourd'hui aux postes avancés, ainsi rien ne s'oppose à votre bonne volonté et à l'exécution de nos ordres. »

Le silence le plus profond régna dans la salle pendant et après la lecture de cet écrit : personne ne pouvait comprendre par quel subit changement l'ordre du lion, toujours si délicat dans ses procédés, quittait maintenant tout-à-coup les voies de l'honneur, pour agir avec tant de mauvaise foi contre son ancien allié, le roi de Sicile. Busmanshausen fut le premier qui prit la parole : la chaleur avec laquelle il exprima la vive indignation dont il était pénétré, électrisa tous les esprits, et il n'y eut qu'une voix sur le parti qu'il y avait à prendre. Hofstellan cependant, non moins honnête, mais plus modéré, arrêta l'explosion, et fit adopter au conseil une me-

sure plus prudente et plus conforme au sentiment d'obéissance et de confiance qui étaient la loi fondamentale de l'ordre. Il observa, que dans la plupart des actions publiques et éclatantes de l'union, les apparences avaient toujours été trompeuses, que cette conduite était l'esprit de ses lois, que quoique celle dont on se plaignait dans cette occasion, eût l'air de blesser toutes les règles de l'honneur et de la probité, il était de leur devoir cependant, avant tout, de suspendre leur jugement et de croire que l'ordre, instruit qu'il y avait peut-être quelques traîtres cachés parmi eux et secrètement attachés à Otton, voulait éprouver leurs sentimens, et parvenir ainsi à découvrir toute la trame. Mes yeux, à la vérité, ajouta-t-il, ont vu nos frères et notre capitaine sous les tentes d'Otton, j'ai entendu les cris de joie que leur arrivée y

faisait jeter, mais, tant que je n'aurai point d'autres preuves de leur déloyauté, je persiste à croire qu'il faut persévérer dans notre fidélité aux premiers ordres donnés en faveur de Frédéric, et attendre que le tems nous dévoile le mystère qui couvre la conduite de nos chefs. Mon avis est d'ailleurs, que dans une occasion si importante et qui intéresse la gloire et l'honneur de l'ordre entier, on fasse part à tous les chevaliers du contenu de la lettre extraordinaire que nous venons de lire.

Cette dernière opinion l'emporta, et l'on s'y conforma sans délai. Mais quoique tous les chevaliers témoignassent d'abord la même surprise et le même étonnement, une très-grande partie d'entr'eux ne balança point cependant à se soumettre aux ordres du chef, après qu'ils eurent examiné avec attention et vérifié le sceau de l'union. Ils partirent

avant minuit, comme Wellberg l'avait exigé, et ils laissèrent leurs frères d'armes dans la douleur et la consternation. Ceux-ci voyant la tournure grave que cette affaire prenait, se hâtèrent alors d'en informer le roi, qu'ils continuaient de considérer comme leur chef; ils le trouvèrent du même sentiment qu'Hofstellan, et ne pouvant se persuader que cette défection fût autre chose qu'une nouvelle épreuve à laquelle on voulait soumettre sa confiance dans un moment si décisif; mais Busmanshausen, plus défiant, réussit cependant à lui communiquer une partie de ses inquiétudes, et l'engagea du moins à prendre toutes les précautions que la prudence pouvait inspirer, pour mettre le camp et l'armée à l'abri d'une surprise.

Vers le lever de l'aurore, le brave et vigilant Busmanshausen vint annoncer au roi, que cent chevaliers du lion,

aussi fidèles et déterminés que lui, restaient autour de sa personne ; mais il le prévint en même tems que l'ennemi faisant des mouvemens de tous les côtés, il n'y avait pas de tems à perdre, et qu'il fallait ranger l'armée en bataille. Frédéric, après avoir déployé autant de célérité que d'intelligence dans la disposition générale et la répartition particulière de ses troupes, s'avança en silence au-devant de son rival ; mais quelle fut sa douleur, quand il vit flotter la bannière du lion au milieu des bataillons ennemis ! Busmanshausen à cette vue, frémissant de rage et d'indignation, arracha la crinière de son casque, mit en pièces la chaîne du lion, la foula aux pieds, et cet exemple fut aussitôt suivi par tous ses camarades. La charge sonna en même tems, et le combat commença avec fureur.

Mais l'armée d'Otton, qu'on avait

leurrée des vaines promesses d'une défection de la part des troupes de l'ennemi, voyant au contraire avec quel ordre et quelle fierté il marchait contre elle, perdit contenance dès le premier choc, et se serait d'abord livrée à une fuite honteuse, si les chevaliers du lion qui environnaient Otton, n'eussent soutenu le combat par leur courage et leur fureur. Mais vers midi, une manœuvre savamment dirigée par Frédéric, et exécutée avec la plus grande vigueur par Busmanshausen, décida entièrement en faveur de ces derniers. Otton s'enfuit précipitamment vers Brisach, et livra ses soldats à l'épée du vainqueur. Le champ de bataille fut bientôt couvert de morts, de mourans ; et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels ne se trouvaient que trop de chevaliers du lion, ne laissa plus aucun doute sur la victoire signalée qu'on venait de rem-

porter. Burmanshausen s'avançant vers ces derniers, d'un air sombre et sévère, leur dit : « malheureux, qui venez de déshonorer par votre lâche défection, un ordre distingué par trente années d'actions glorieuses, répondez, quelle fureur vous a possédés ? Qui vous a conduit ? Quel a été votre chef ?

UN CHEVALIER.

Nous méprisons vos injures, nous ne craignons pas vos menaces, nous savons à qui nous avons à répondre de notre conduite. Quant à nos chefs, apprenez que nous n'en avions point d'autres, avant et pendant l'action, que le respectable comte de Farnsbourg lui-même ; Frédéric de Frobourg et Eschenbach : vous les avez assez fait rougir par votre honteuse désertion.

BUSMANSHAUSEN.

Arrêtez, cessez de calomnier ces

chevaliers ! Où sont-ils ? Quel a été leur sort ?

LE CAPITAINE.

Si ton ſer homicide ne les a point égorgés, ils doivent avoir gagné avec Otton les murs de Brisach ; mais je doute qu'ils aient échappé à votre aveugle fureur.

BUSMANSHAUSEN.

Je donnerais ma vie pour pouvoir apprendre de l'un d'entr'eux la cause de cette inexplicable conduite ; encore une fois, s'ils ont péri, ce n'est point à nous qu'il en faut donner la faute.

Il rendit aussitôt compte au roi du résultat de cette conversation, et ce prince, après lui avoir prodigué des consolations et des éloges, l'assura de son éternelle reconnaissance. Il alla ensuite visiter le champ de bataille, qu'il

trouva couvert de blessés parmi lesquels on voyoit un grand nombre de chevaliers du lion. L'un surtout, remarquable par la noblesse de sa figure et la fierté de sa mine, frappa les yeux du roi; il le trouva assis au bord de la rivière, mouillé et s'efforçant d'arrêter le sang qui coulait d'une large blessure ; Hostellan s'approcha de lui, et lui demanda de quelle manière il avait été reçu, quand croyant obéir aux ordres de l'union, il s'était rendu dans le camp d'Otton?

LE BLESSÉ.

Avec transport, ainsi que tous mes camarades, on nous combla d'éloges et de caresses; mais la scène changea bientôt de face. Détaché ce matin à la pointe du jour avec une troupe considérable de mes camarades, nous eûmes ordre de remonter les bords de cette rivière, et de la passer à un gué dont on était

sûr et qu'on nons désigna. A peine y fûmes nous entrés, que je me sentis frappé par derrière, au défant de la cuirasse, par l'un de nos chevaliers dont la lance me perça le flanc ; et en me retournant, je vis plus de cinquante de mes malheureux frères d'armes, que la même perfidie dévoua aux flots et à la mort. Les infortunés! je les vis se débattre, j'entendis leurs gémissemens..... vous le dirai-je ? J'entendis les cris de la joie féroce de mes lâches assassins.... Quant à moi, je dûs mon salut à la vigueur, à l'adresse de mon cheval sans doute ; car en reprenant les sens, je me suis trouvé sur cette rive, tenant encore embrassé le cou de l'animal! Hélas ! je ne lui devrai pas long-tems ce triste bienfait.

LE ROI.

Juste ciel! vos propres camarades, dites-vous ?

LE BLESSÉ.

Mes propres camarades ! oui, j'en conviens, ce sentiment est plus affreux que la mort même qu'ils m'ont donnée. Et qu'avais-je fait pour mériter un pareil traitement ? Je n'ai que trop rempli nos cruels devoir.... Mais vous nous vengerez, seigneur !

BUSMANSHAUSEN.

Qui a pu ordonner un si lâche attentat ?

LE BLESSÉ.

Wellberg commandait notre troupe. (il soulève sa main sanglante) Voyez, c'est son épée qui me fit cette seconde blessure, au moment que je voulais saisir la crinière de mon cheval, pour éviter de tomber dans l'eau.

LE ROI.

J'ai cru voir Wellberg parmi nos prisonniers ?

HOFSTELLAN.

Vous ne vous êtes point trompé, seigneur, je l'ai confié à bonne et sûre garde.

LE ROI (*à quelques varlets.*)

Portez ce blessé dans le camp, et qu'on en ait le plus grand soin. Je suis curieux de voir de qu'elle manière Wellberg pourra justifier cette horrible lâcheté.

BURMANSHAUSEN.

Un seul mot encore. Est-il vrai que le chef de notre union se trouvait de l'expédition avec les deux frères Frobourg et Eschenbach ?

LE BLESSÉ.

Je n'ai vu que Wellberg : lui seul nous commandait ; mais en passant devant la tente d'Otton, j'y ai remarqué le chef des noirs, décoré de toutes les

marques d'honneur de notre union. C'est en vain, que je m'informai des motifs de cette métamorphose, on prétendit même que j'avais mal vu, et tous ceux qui osèrent, comme moi, soutenir le contraire, furent massacrés au passage de la rivière.

BUSMANSHAUSEN.

Ah! tout s'éclaircit maintenant pour moi! hâtons-nous de lever le voile qui couvre encore ce tissu d'horreurs!

On porta aussitôt le chevalier blessé vers la tente où Wellberg était retenu prisonnier; mais à peine eut-il fait quelques pas, que, plaçant sa main sur son cœur et confirmant la vérité de son premier énoncé, il rendit l'esprit dans les bras du roi vivement affligé de cet accident. Le corps cependant fut déposé aux pieds de Wellberg que tous les chevaliers du lion entourèrent aussitôt.

LE ROI (*d'une voix terrible.*)

Connais-tu cet infortuné?

WELLBERG.

Oui, c'est un de nos chevaliers qui, fidèle à la voix de son ordre, combattit contre vous.

LE ROI.

De quelle manière a-t-il perdu la vie?

WELLBERG.

Par la main de vos guerriers, sans doute.

Busmanshausen alors s'avança comme accusateur, au nom du mort, et répéta tout ce que l'on vient d'entendre. Le roi exigea de l'accusé une réponse claire et précise.

WELLBERG.

Cette réponse ne sera point difficile.

Plus de cent de nos chevaliers sont devenus vos prisonniers, et vous assurez qu'ils ont tous été présens à ce massacre prétendu. Eh bien ! si un seul d'entr'eux l'avoue, je me soumets à toutes les peines que le ressentiment et la vengeance pourront décerner contre moi !

LE ROI.

S'ils sont tes complices, comment peuvent-ils témoigner en ta faveur ?

WELLBERG.

Quoi ! le dire d'un seul homme mortellement blessé, égaré sans doute par la douleur, fera condamner cent chevaliers qui tous, d'une voix unanime, assureront le contraire ? N'est-il point vraisemblable plutôt que cet homme, honteux de la nature de sa blessure qu'il a reçue en fuyant, a voulu se venger de ceux qui lui ont reproché sa for-

faiture ? Les lâches sont capables de tout.

Wellberg protesta avec la même assurance, que le capitaine des noirs n'avait point paru dans le camp d'Otton, et qu'ils avaient été commandés par leur chef, le vieux comte de Farnsbourg et les autres principaux membres de l'ordre. Cette assertion fut soutenue individuellement, et sous la foi du serment par tous les autres prisonniers : leur accord unanime mit le roi et tous ses officiers dans le plus grand embarras.

Pendant que cette scène se passait dans l'armée de Frédéric, on y apprit, qu'Otton ne se croyant plus en sûreté à Brisach, en était parti avec cent cavaliers fidèles pour se rendre dans son duché de Saxe où son dessein était sans doute de rassembler une nouvelle armée. Mais comme le parti du roi se renfor-

çait tous les jours, il résolut de marcher sans délai à la poursuite de son rival, afin de ne point lui laisser le tems de respirer; et cette résolution vigoureuse fut soutenue sur-tout par les promesses du roi de Bohême, dont les ambassadeurs vinrent l'inviter de se rendre, en passant, à Egra, pour y conclure un traité d'alliance offensive et défensive. La plupart des villes qu'il trouva sur son passage s'empressèrent de lui prêter foi et hommage. Pour concilier cependant ses intérêts avec les vœux des braves chevaliers du lion qui lui étaient resté fidèles, il résolut de s'écarter un peu de son chemin, et de coucher au château de Farnsbourg, pour tâcher d'y recueillir quelques lumières sur la foule d'événemens extraordinaires qui s'y étaient passés depuis quelque tems.

En traversant la forêt qui couvrait le château, le roi qui marchait en avant,

entouré d'un cortège de chevaliers d'élite, vit venir au-devant de lui une troupe de femmes vêtues d'habits de deuil. C'étaient Claire, Agnès, Adélaïde et Euphrosine. Tout en elles annonçait une vive et profonde affliction ; Adélaïde portait son fils entre ses bras et le pressait en sanglottant sur son sein agité.

CLAIRE.

Barbares et féroces assassins ! qui peut vous arrêter ? Percez, percez aussi ce sein qui va bientôt donner le jour à un nouvel objet de votre fureur ! (*Montrant Adélaïde.*) Terminez les chagrins de cette mère désolée, vous avez égorgé le père, craindriez-vous de massacrer le fils ?

BUSMANSHAUSEN.

Juste ciel ! il est donc vrai ? vos coupables époux ont donc perdu la vie dans ce combat funeste contre nous, contre leurs frères ?

LE ROI.

Ils m'ont ôté jusqu'à la consolation de verser des larmes sur leur tombeau.

AGNÈS.

Cessez, cessez ces vaines expressions d'une hypocrite douleur! Votre cruelle pitié ne ferait que déshonorer vos victimes! Ah, s'ils avaient pu répandre leur sang dans les champs de l'honneur, pour la gloire de Dieu et pour celle de la patrie, vous me verriez pleurer, mais le désespoir ne déchirerait pas mon cœur. Assassinés traîtreusement par leurs frères, dans les murs de ce château paisible....

LE ROI.

Assassinés? assassinés?

BUSMANSHAUSEN.

Dans le château du lion?

HOFSTELLAN.

Par leurs frères, par leurs amis?

TOUS LES CHEVALIERS.

Non, non, cela n'est point possible.

LE ROI.

Vous voyez l'horreur et la surprise qui nous accablent.

AGNÈS.

Et si vous n'étiez point présens au crime, n'est-ce pas vous qui l'avez ordonné ? Quels autres que vous auraient pu nous tromper si long-tems par cette foule de lettres contre faites ? Allez maintenant vous emparer de ce château désert ; faites-en le repaire de vos forfaits, mais tremblez au spectacle qui vous attend ! Tous ces cadavres meurtris et dégradés se lèveront contre leurs lâches assassins..... Grands Dieux !

A ces mot, un cri général de surprise et d'horreur s'éleva du milieu de la troupe qui environnait le roi, et ce ne fut qu'avec une peine extrême que ce prince parvint à désabuser les dames et à les convaincre de son innocence. Claire enfin, persuadée qu'elle trouverait des vengeurs dans les chevaliers, entreprit de leur faire le récit de tout ce qui s'était passé au château. Nous ne répéterons point cette lamentable histoire, nous ne parlerons d'abord que de la manière dont les dames découvrirent les corps de leurs chers et infortunés amis. L'hermite connu sous le nom du frère-de-l'union, avait sa grotte près de la pente du rocher qui renfermait la caverne de l'épreuve, et il avait l'habitude de venir faire au commencement de chaque lune, ses prières au pied d'une croix qui ornait l'entrée de cette caverne. Quand il s'y

présenta quelque tems après l'horrible massacre, il ſut frappé de l'odeur cadavéreuse qu'elle exhalait ; vivement surpris, il se munit d'un flambeau pour en rechercher la cause ; il entra et fut frappé comme d'un coup de foudre en voyant ces corps entassés, parmi lesquels il reconnut bientôt les principaux chefs de l'union. Hors de lui-même, pâle et tremblant, il courut au château, fit part aux varlets de son effroyable découverte, et bientôt l'alarme et la consternation y devinrent générales. Un examen sévère et le rapprochement de différentes circonstances d'abord négligées, répandirent bientôt la lumière sur cet horrible événement. On observa que le capitaine des noirs avait assisté à un grand conseil dans le château, le jour même de la disparition si subite et si clandestine des chevaliers; que son cadavre et celui des

deux chevaliers qui l'accompagnaient, ne se trouvaient point parmi les massacrés, quoiqu'ils passassent pour être tous sortis de concert et pour la même expédition : la salle où s'était tenu ce conseil d'ailleurs montrait encore évidemment quelques traces de sang, des entailles sur différens meubles, qui ne pouvaient provenir que de coups de sabre tombés à faux dans la chaleur du combat, et il paraissait constant que le plancher de la salle elle-même avait été soigneusement lavé et nétoyé : on pouvait s'en convaincre au premier coup-d'œil. Quant aux lettres qu'on avait reçues des défunts depuis leur sortie du château, le rapprochement des époques, ne laissait plus aucun doute sur leur supposition, et l'invitation qu'on y faisait constamment d'envoyer les réponses au monastère voisin de St. Benoît, avec lequel les noirs étaient en confrater-

nité, dirigeait naturellement tous les supçons, toutes les incertitudes sur ces intrus qui avaient réussi sans doute à corrompre l'antique foi de quelques membres faibles ou hypocrites de l'ordre du lion.

Le récit que le roi fit ensuite aux dames, des événemens égalemens tragiques qui avaient eu lieu à l'armée, confirma pleinement cette triste vérité, et il ne fut plus question que de tirer une juste et éclatante vengeance de cet abominable forfait. Le prince la promit, la jura dans les mains de l'épouse de Louis et sur le sein de son jeune enfant qu'elle lui présenta et qu'il adopta dès cet instant.

Le lendemain, il rassembla tous les chevaliers dans la salle du lion et monta en gémissant sur le trône du chef, après avoir ordonné à Busmanshausen et à Hofstellan de se tenir à ses côtés. Un

morne et lugubre silence régnait partout : les têtes des chevaliers étaient baissées, un feu sombre paraissait dans leurs yeux. Tout-à-coup le roi tombe à genoux, et tous les assistans imitent son exemple.

LE ROI.

Vengeance pour les veuves, pour les enfans du lion ! Vengeance pour nos amis, pour le soutien de notre honneur!

TOUS LES CHEVALIERS.

Vengeance, vengeance! vengeance, vengeance !

Les prisonniers furent conduits en présence, et les varlets accusèrent Wellberg, en face, d'avoir commandé les chevaux, le jour de la sortie, et d'avoir écarté tout le monde du passage des chevaliers. Il ne nia point le fait, mais il assura que le vieux comte de Farnsbourg et tous ses amis les avaient accompa-

gnés, et qu'on ne les avait perdus de vue que le jour de la malheureuse bataille. Le roi fit signe, et tous les prisonniers furent conduits dans la grotte qui recélait les victimes. Des flambeaux l'éclairaient et les chevaliers se tenaient l'épée haute à côté des coupables épouvantés et consternés.

LE ROI (*après une longue pause, montrant les cadavres.*)

Qui étaient ces infortunés?

WELLBERG (*avec émotion.*)

Autrefois nos amis, nos frères.

LE ROI.

Qui les a égorgés?

TOUS LES PRISONNIERS.

Nous! nous! nous!

WELLBERG,

Arrachez-moi d'ici, je vous en conjure, j'avouerai tout.

On eut égard à sa prière, et il tint parole. Il entra d'abord dans tous les détails de l'horrible massacre et en jeta toute la faute sur les principaux chefs de leur union auxquels ils devaient, par les plus redoutables sermens, une prompte et aveugle obéissance. Engagés depuis long-tems dans les liens de cette union, c'était par ses ordres, qu'ils avaient successivement, au nombre de plus de six cents, pris parti dans celle de l'union, pour mieux parvenir à l'anéantir. Tous les détails fournis par Eschenbach sur la jalousie, la haine, l'aveugle fureur et les sinistes projets de l'infernale confédération, furent confirmés et mis hors de doute. C'était depuis l'exécution surtout de l'abbé du

monastère de Ste Marie, leur affidé; et celle de leurs complices dans la honteuse affaire de la dame de Neubourg, c'était encore depuis la certitude qu'ils avaient reçue de l'aggrégation du roi de Sicile à l'ordre, que cette fureur ne connaissait plus de bornes. Ils avaient si bien calculé les effets de leur plan, que par là défection d'un nombre si considérable de chevaliers de l'armée du roi, ils se croyaient sûrs par là de l'indisposer contre tout un ordre qui avait si lâchement trahi ses intérêts, et c'était ce moment qu'ils voulaient choisir pour lui offrir les services de l'union des noirs, et parvenir ainsi plus sûrement à le tromper et à le perdre.

Wellberg termine cet odieux récit, en cherchant de rechef à se justifier par la sévérité de l'obéissance qui leur était imposée, et en se recommandant à la clémence du vainqueur.

n'avait eu aucune peine à s'emparer de la personne de tous les criminels, entourés et saisis au moment qu'ils s'apprêtaient à entrer dans leur odieux repaire. Mais il n'avait point borné sa mission à cette arrestation ; instruit par Wellberg, que le monastère voisin avait servi de tout tems, de lieu de rassemblement et d'épreuves à l'union noire, et qu'elle y gardait même en dépôt ses archives et une partie de ses trésors, il ordonna à ses chevaliers d'y jeter leurs flambeaux; et le vent d'ouest soufflant justement avec violence, tout l'édifice devint bientôt la proie des flammes.

Le roi alla avec empressement au-devant des prisonniers; mais il ne put se défendre d'un mouvement d'horreur en les appercevant. Il ordonna ensuite à Wellberg de séparer les innocens d'avec les coupables, et celui-ci lui en amena

bientôt soixante et dix de ces derniers; parmi lesquels se trouvait le coupable chef de l'union. Frédéric jettant sur lui un regard d'indignation, et imposant silence à la justification hypocrite qu'il allait entreprendre, annonça à Wellberg qu'il lui faisait grâce de la vie, et qu'une retraite perpétuelle expierait sa faiblesse et ses fautes : puis il enjoignit à Busmanshausen de le suivre dans la grande salle de l'union, et d'y conduire les prisonniers. C'est ici, leur dit le roi, que vous avez consommé votre exécrable attentat, c'est ici aussi que je commencerai l'exercice de l'inévitable justice qui va vous frapper. Quelques varlets se présentèrent alors dans la salle, chargés de boucliers et d'épées enlevés aux prisonniers, ils les mirent en pièces en leur présence. « Infâmes et déloyaux, dit alors le roi, suivez-moi

dans cette grotte où vous avez cru ensevelir les victimes de votre crime. » Le cortège se mit en marche. . .

LE ROI.

C'est ici que vous avez précipité sans pitié morts et blessés, vous les avez livrés aux tourmens affreux du désespoir. Votre mort sera semblable à la leur ; consacrez le peu de jours qui vous restent encore, aux sentimens du repentir, priez Dieu qu'il vous pardonne, la justice humaine n'en a plus le pouvoir.

En disant ces mots, le roi se retira, et des varlets qui se tenaient prêts murèrent aussitôt toutes les ouvertures de la grotte qui récelait dans son sein les coupables auteurs de tant de forfaits. Bientôt le bruit de cette terrible exécution se répandit partout ; et comme on eut soin en même tems d'y ajouter, que

rapèlent au voyageur d'anciens et tristes souvenirs On n'y porte qu'un pas incertain et timide ; l'oiseau lugubre de la nuit y fait entendre son chant funèbre, et l'œil étincelant du faucon sanguinaire qui, debout sur son nid, s'apprête à défendre ses petits, arrête et repousse tous les curieux.

Le roi enfin conduisit par la Franconie son armée à Egra, où le roi de Bohême, unissant ses troupes aux siennes, poursuivit avec lui le fugitif Otton jusqu'aux portes de Brunswic. Cependant, malgré toutes ces victoires, Frédéric n'obtint la couronne des Allemands qu'après la mort de son compétiteur. Mais avant cette époque, il se rendit en Italie où il épousa Constance, fille du roi d'Arragon. Ses noces furent célébrées avec magnificence, et on y vit paraître tous les chevaliers du lion, qui l'avaient suivi dans cette contrée,

« Je vous ai promis, leur dit le roi, une décoration nouvelle qui puisse transmettre à votre postérité le cas que j'ai fait de votre bravoure et de votre fidélité : prenez ceci, portez-le en l'honneur de votre ancien compagnon d'armes, et soyez sûrs que tous ceux qui se présenteront à moi, décorés de ce signe, pourront compter dans tous les tems, sur mon appui et sur mon secours. » En disant ces mots, le roi présenta aux chevaliers du troisième et du quatrième grade, les seuls qui fussent restés fidèles, une bague d'or, formée de deux serpens enlacés, et une belle émeraude (1) orientale, dont le

(1) Le fondateur du fidei-commis de la famille des Czernin a laissé à perpétuité et par le même testament, une émeraude orientale enchassée dans deux serpens d'or, enlacés. Une tradition orale assure que ce legs

chaton était également composé de deux serpens d'or. Mais cette bague ne pouvoit être portée que par les chevaliers du quatrième grade. Le serpent, ajouta le roi, est l'image de l'éternité, et par conséquent l'emblême de mon amitié pour vous.

Frédéric ne borna point ses bontés à ces marques de distinction et d'honneur; mais il accorda aussi des fiefs à tous les chevaliers qui, lui consacrant leurs services, prirent le parti de se fixer dans ses états. Busmanhausen et Hofstellan furent de ce nombre : on les voit reparaître aux côtés de ce prince, quand il assiégea et prit en Egypte la forte place

---

précieux provenait de l'événement dont nous venons de parler.

Note de l'éditeur.

de Damiette. Il est vraisemblable qu'ils périrent pendant une action très-mémorable de ce siége; une haute et forte tour de bois qu'on avait élévé sur des vaisseaux réunis, croula et entraîna dans les flots plusieurs des plus nobles et des plus courageux soldats de Frédéric.

Fin du sixième et dernier Tome.



